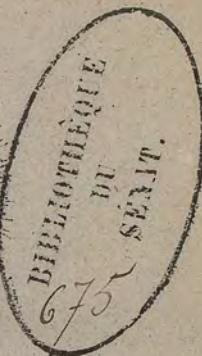


THEATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



ЛЮДИОИАИЯ

ЛЮДИОИАИЯ

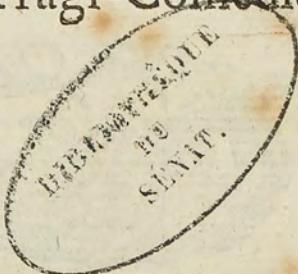
ЛЮДИОИАИЯ

LA DERNIÈRE ÉDITION

D E

LA COUR PLÉNIÈRE,

Héroï-Tragi-Comédie.



COLLEGE LIBRARY

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARIES

LIBRARY

DERNIÈRE ÉDITION
DE
LA COUR PLÉNIÈRE,
Héroï-Tragi-Comédie,
EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

*Revue & corrigée ; avec un Avis très-essentiel
sur cette Réimpression.*

Par FEU l'Abbé DE VERMOND, Lecteur de la Reine.

LA CHÉTIVE PÉCORE
S'ENFLA SI BIEN, QU'ELLE CREVA.
LA FONTAINE.



A BAVILLE,
Et se trouve A PARIS,
Chez la Veuve LIBERTÉ, à l'Enseigne de la RÉVOLUTION.

1788.

POUR faire connaître cette Réimpression, & la distinguer des Contrefaçons, qu'on ne manquera pas de faire encore, nous avons placé deux Fleurons analogues, que le Concierge de Bayeux nous a estropiés comme il a pu. Celui qui est sur le Frontispice, représente *la Grenouille orgueilleuse de la Fable*, qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf; & le second, placé page 110, au-dessus du N. B., représente le *Pont-aux-Anes*. On a, en outre, ajouté ici la signature & le paraphe de *Feu l'Abbé de VERMOND.*

L'Abbé de Vermond



A V I S

TRÈS-ESSENTIEL

SUR CETTE RÉIMPRESSION.

Nous nous occupions tranquillement à Bâville , de la *Réimpression* de cette Comédie , & les Créniers de l'Ex-Garde des Sceaux , par respect pour *Feu l'Abbé de Vermond* , nous avaient permis de nous servir de notre Presse ordinaire , quoique *faufié* , lorsque nous reçûmes la nouvelle , qu'on s'occupait à Rouen , d'une contrefaçon faite aux dépens d'une première Edition remplie de fautes graves . Le Contrefaiteur , de son côté , fut ce qui nous occupait à Bâville , & craignant que cette Réimpression ne nuisît à ses projets , il inventa une noirceur punissable . Il nous écrivit clandestinement une lettre , par laquelle il nous mandait que le bruit courrait à Paris , que nous étions à Bâville , pour la *rédaction* d'un Libelle punissable , contre un des Personnages augustes que notre amour pour le bien public , & la vérité nous avait fait défendre contre les calomnies atroces , que le parti de Lamignon & de l'Archevêque cherche encore à accréder . Le piège étoit trop grossier pour nous y laisser prendre , & trop détestable , pour qu'il

restât impuni. NOUS AVONS FAIT À CET ÉGARD,
CE QUE NOUS NOUS DEVIONS A NOUS-
MÊMES, ET A LA VINDICTE PUBLIQUE (1).

Il sera facile de distinguer cette misérable édition, d'abord aux fautes multipliées dont elle fourmille, ensuite aux changements considérables faits dans les deux premiers Actes; changements qui ne s'y trouvent pas, ou qui s'y trouvent tronqués; à la page des Personnages, qui est changée de forme, à deux mains *en regard* servant de fleuron après le premier Acte, page 37; mais sur-tout aux Notes finales, qui sont indiquées par renvoi dans le cours de l'Ouvrage, ainsi qu'on peut le voir aux pages 12, 16, 20, 60, , 61, 63, 70, 77, 89, 92, 93, 95, 98, 100 & 105; enfin aux cartons, qui doivent nécessairement se rencontrer dans une mauvaise contrefaçon, qui ne peut être jamais que l'œuvre de l'avidité de quelque Typographe subalterne, qui s'inquiète peu que le public soit déçu, pourvu qu'il attrape son argent (2).

(1) Ce que nous avançons ici, est vrai à la lettre.

(2) On annonce encore un Supplément à cette Comédie; on prévient les Lecteurs de s'en méfier. Si jamais nous nous déterminions à y ajouter un quatrième & même un cinquième Acte, on distinguerait aisément la touche de l'Abbé de Vermond, qui, EN MOURANT, nous a laissé des matériaux sûrs, & qu'on ne pourrait méconnaître.

A V I S

DES ÉDITEURS.

L'AUTEUR de cet Ouvrage ne l'avait pas d'abord destiné pour l'impression.

Enchanté d'avoir réussi à mettre sur le grand théâtre de l'administration ministérielle, des personnages dont il connaissait parfaitement les mœurs, le langage & le caractère, il s'est amusé à faire répéter sur un petit théâtre d'appartement, & pour le plaisir de quelques personnes de distinction, la préparation des scènes, telles qu'on les a vues dans la première Édition de ce chef-d'œuvre. (*)

Son amour propre a joui d'un nouveau triomphe. Ses talents littéraires n'ont pas eu de moindres succès que ses talents politiques.

Le hazard nous ayant procuré la connaissance de ce petit chef-d'œuvre dramatique, nous avons

(*) Cette Pièce a été réellement jouée dans un château voisin de Versailles. Plusieurs personnes de la première qualité ont assisté à la représentation. Le jeu de la scène a été si vrai, & l'illusion si complète, qu'on a vu, à différentes reprises, les spectateurs, oubliant qu'ils assistoient à une Comédie, & par un *quiproquo* qui fait l'éloge de l'Ouvrage, siffler les Auteurs qui représentaient Messingneurs de Sens & de Lamoignon, en croyant siffler les originaux ; puis se réveiller comme d'un songe, se regarder, rire de leur méprise, & faire retentir la salle, d'applaudissements..... Quel triomphe pour un Auteur !

tant fait, par nos éloges, par la perspective de gloire que nous avons présentée au merveilleux Abbé, qu'il n'a pu résister à nos instances, & que nous en avons obtenu la permission de livrer au grand jour cette précieuse production, & même de la livrer sous son nom.

Comme ce n'a pas été sans peine, que nous avons déterminé le modeste Auteur à nous confier sa Pièce ; le temps s'est écoulé, & quelques-uns des événements, dont il y est fait mention, se sont éloignés. Il est vrai aussi que la catastrophe s'est approchée, &, qu'à la rigueur, il y a, à tout vrendre, une sorte de compensation.

Dans le présent que nous faisons à nos contem-

Des méchants, des gens à cabale, de ces mauvaises langues de Cour, ne prétendent-ils pas que c'est un tour joué au miraculeux Abbé ;.. que cette Pièce n'est pas de lui ;.. que c'est un ridicule sanglant jeté sur sa personne ;.. que c'était un ami du Lamoignon ;.. qu'il est aussi plaisant de lui prêter de l'esprit, que de lui supposer du patriotisme ;.. que la Reine va le chasser d'autrès de sa personne ;.. qu'Elle fera bien ;.. qu'on fait provision, à Paris, de houssines pour étriller les épaules du cher Abbé, avant son départ ;.. Pures calomnies ! calomnies atroces !

Cette Comédie est absolument de l'Abbé de Vermond ; c'est lui qui a ouvert les yeux à la Reine & à M. le Comte d'Artois. La France ne sera redévable qu'à lui , de tous les changements heureux qui s'opèrent, qui se sont opérés, & qui s'opéreront dans la suite. -- Ma foi ! si M. de Crofnes fait bien, il donnera des ordres très-sévères pour rechercher & faire punir ces malveillants. -- Moi, je leur ferais percer la langue avec un fer rouge.

porains, nous n'avons d'autre but que celui de plaire & de les instruire; & nous sommes tellement persuadés que nous l'avons rempli, que nous comp-tions sur la reconnaissance universelle.

Les Acteurs même qui occupent la scène, ne nous sauront pas mauvais gré de la publication de ce Drame: ils conviendront tous, que ce qu'on appelle la partie des mœurs, est supérieurement traité, que le dialogue est d'une vérité rare; car l'étonnant Ecrivain nous a assuré, que ce n'était pas seulement ce que doivent dire, mais ce quo disaient (*), en effet, ses héros, qu'il leur mettait dans la bouche. Au fond: un portrait ressemblant à son mérite; & il est toujours agréable, quand on nous fait penser, parler, agir; qu'on nous fasse penser, parler, agir, comme nous pensons, parlons & agissons réellement.

(*) Ce que nous avançons ici, nous dispense de prévenir le Lecteur sur quelques tournures de phrases, & certaines expressions où l'on méconnaîtrait le style du délicieux Abbé, telles que; *puant Janséniste, travailler le Clergé, la Robinaille, la Prétraille, &c., &c.* C'est ainsi que Molière, pour mieux faire reconnaître le personnage qu'il jouait dans le Tartufe, empruntait jusqu'à son langage: c'est ainsi que l'adroït Abbé, à l'imitation de Molière, a su se procurer, par le moyen d'un Valet-de-Chambre du Garde des Sceaux, l'auguste simarre dont s'est affublé l'acteur qui a joué le personnage du grand Lamoignon.

PERSONNAGES.

L'ARCHEVÈQUE DE SENS, principal Ministre.
M. DE LAMOIGNON, Garde des Sceaux.
M. DE MAUPEOU, Chancelier.
Madame DE LAMOIGNON.
LA MARQUISE DE BRIENNE.
LE BARON DE BRETEUIL, Ministre. (*)
LE COMTE DE MONTMORIN, Ministre.
Le Chevalier DE GUER, Député de la Bretagne.
Le Comte DE VIENNOIS, Député du Dauphiné.
Le Comte DE SABRAN, Député de Provence.
Le Chevalier DE MÉSPLESSES, Député du Béarn.
Madame d'ÉPRÉMESNIL, & ses deux Filles.
UN HUISSIER de la Chambre du Roi.
GARDES, OFFICIERS du ROI, Personnages muets.

ALBERT, Conseiller d'État, Chef des Esclaves.
LE MARQUIS D'HARCOURT, Esclave.
PIÉPAPE, jadis Lieut.-Gén. de Langres, Esclave.
L'ABBÉ MAURI, l'un des Quarante, Esclave.
L'ABBÉ MORELLET, l'un des Quarante, Esclave.
TROUPE D'ESCLAVES subalternes, parmi lesquels
on distingue DAGOULT, MONTGALAN, BLONDEL,
Secrétaire du Sceau, jadis Avocat, &c.

LE NOIR, Chef des Espions. } *Jeu de Pantomime dans*
BANDE D'ESPIONS. } *les entr'actes.*

LA SCÈNE EST A VERSAILLES.

(*) Quoique M. DE BRETEUIL ait quitté le Ministère, on a cru
devoir le rappeler ici. Le Rôle qu'on lui a donné justifiera nos
motifs.

La Cour Plénière,

Héroï-Tragi-Comédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

LE PRINCIPAL MINISTRE,
LE GARDE DES SCEAUX,

ALBERT.

(Albert est devant un bureau avec des cartons & des papiers : il vient de faire lecture du projet d'Edit portant établissement d'une Cour plénière.)

LE PRINCIPAL MINISTRE.

EH bien ! Mons Albert , que dites-vous du projet ?
N'est-il pas sublime ?

ALBERT.

Monseigneur , il est sublime ; digne du grand
Ministre qui l'a conçu.

A

La Cour Plénière ,

LE GARDE DES SCEAUX.

Digne de la Nation qu'il doit rendre heureuse ,
 & d'ailleurs , très-conforme aux loix fondamentales
 que je respecte ; vous le savez bien.

A L B E R T .

Et moi donc , Monseigneur ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ha , ha ! je m'en doutais : & moi aussi , Messieurs ;
 mais , faudrait-il y renoncer , si les loix étaient con-
 traïres ? Et ces petites *scrupuleuses* , n'est-il aucun
 moyen de les humaniser ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Suivant l'occasion . . . Voulez-vous que je parle
 avec franchise ? je les compare à de vieilles prudes
 qui ne sont pas fâchées qu'on les viole quelquefois.
 (Il rit .)

A L B E R T .

J'admire la gaieté de Monseigneur jusques dans
 les choses les plus graves.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Tenez : j'ai plus de franchise encore. Vos loix dont
 vous parlez beaucoup , vos loix fondamentales sur-
 tout , que je cherche depuis que je suis au monde ,
 & que je ne trouve pas , ne m'ont jamais paru qu'un
 épouvantail placé vis-à-vis du Trône comme on en

Héroï-Tragi-Comédie. 3

met au milieu des champs pour écarter les oiseaux.
De loin cela fait peur, de près c'est un haillon.

LE GARDE DES SCEAUX.

Ah! Monseigneur, lorsque je vous les livre, laissez-
leur au moins leur valeur apparente. Comment dia-
ble ! sans les loix, plus de Parlement, je le fais bien;
mais aussi, plus de Garde des Sceaux.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Et plus de Chancelier, Monsieur de Lamoignon.
Mais aussi, sont-ce des loix qu'il nous faut dans la
circonstance présente ? Sont-ce de vieilles rubriques
que vous nommez principes ? Non, Messieurs; ce
sont des idées qu'il nous faut, des idées nouvelles,
& non pas des loix. Ma foi, je regrette encore l'om-
bre de respect que je suis forcé de conserver pour
elles!

ALBERT.

L'ombre du respect !.... oserais-je demander à
Monseigneur, si l'établissement de la Cour Plénière
en est une preuve ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Comment! cela vous échappe, Mons Albert? Voyez
quel est notre état actuel. La recette égale tous les
ans la dépense,... moins 180 millions. Ce fou de Ca-
lonne, après avoir fait cent gambades assez heu-
teuses, finit par une culbute mortelle : il assemble
les Notables. Cette Assemblée a fait un grand bien,
je l'avoue; elle m'a fait Ministre principal ; mais aussi

La Cour Plénière,

quelle foule de maux ! Ces Notables si bien choisis, dont on était si sûr, ne s'avisent-ils pas de s'enflammer du zèle national, de l'amour patriotique ? Moi-même, j'étais alors le plus effronté citoyen !... Nous demandons des comptes : vainement on veut nous égarer avec des états imparfaits, infidèles, contradictoires ; le fameux déficit est deviné ; Calonne est chassé. Parvenu au point d'où il venait de partir, je ne fais par quel prestige, j'ai vu les choses à-peu-près comme il les voyait. Plus fin cependant, je congédie bien vite mes anciens confrères les Notables : je faisais, faute de mieux, les plans que je venais de dénigrer, & j'envoie le fameux Edit du Timbre au Parlement.

Ce Parlement enregistrait les Impôts depuis cent-cinquante ans, j'ignore à quel titre : mais enfin cette petite coutume s'était établie pour la commodité de tout le monde ; il était d'ailleurs si complaisant, si bon, qu'on ne songeait pas à lui contestez sa plus belle prérogative. Au contraire, on se gardait bien de toucher à son ressort immense, parce qu'un seul enregistrement opprimait tout-d'un-coup vingt-deux Provinces. Qui diable s'y serait attendu ? Voilà mes Robins qui rougissent, pour la première fois ; qui font les difficiles, les hommes de bien ; qui veulent imiter les Notables, qui demandent des États, des comptes, des éclaircissements.

J'insiste : alors ils perdent la tête ; ils me font la plus étrange capucinade ; ils déclarent qu'ils ont mal fait d'enregistrer ju^u qu'à-présent ; qu'ils n'en ont pas le pouvoir ; qu'ils ne sont pas les représentants de la

Héroï-Tragi-Comédie. 5

Nation ; que la Nation seule a le droit de consentir les impôts ; qu'il faut assembler les Etats-Généraux : enfin , toutes les billevesées que vous avez vues.

Je ne parle point de ma bonne contenance , du Lit-de-Justice , du Timbre enregistré , & de l'Impôt Territorial adjoint au Timbre : vous savez les raisons de cette adjonction ; c'est la perfidie la plus adroite ! ... Voyez-vous , comme déjà l'on reproche au Parlement de n'avoir pas enregistré l'Impôt Territorial , à cause de ses exemptions personnelles ? Voyez-vous , comme on affecte de ne plus parler du Timbre qu'il a si bien esquivé , & d'oublier sur-tout , qu'au moment où l'Impôt Territorial lui fut présenté , il venait d'abdiquer des pouvoirs qu'il eût été trop ridicule de reprendre ?

Je ne parle pas non plus de son exil à Troyes , de son rappel forcé : j'en ai dit assez pour saisir les résultats de notre situation : d'un côté , nécessité des Impôts ; de l'autre , impossibilité de l'enregistrement . Dans cette crise les petits esprits ne voyaient qu'une ressource , l'assemblée des Etats-Généraux ; les esprits forts en voyaient une autre , la banqueroute ; moi , j'en voyais une troisième , celle de m'affranchir d'une tutelle méprisable , d'abolir cette vieille formule d'enregistrement , de déclarer par un bel Edit , le Roi propriétaire de tous les biens de son Royaume , & de prendre tout ce qui serait à ma convenance .

Mais voici ce que j'appelle respecter encore les loix qui ne le méritent guère : déterminé à prendre , je préfère la manière la plus décente .

A L B E R T.

Monseigneur ! le scrupule est excessif : il serait facile de prouver que tout appartient au Roi.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Eh bien ! Monsieur , je suis scrupuleux. Je laisse au Peuple une apparence de propriété : Je conserve l'enregistrement , parce qu'à ses yeux , cette momerie représente encore le consentement de la Nation. Mais , moi , pour être entièrement libre , c'est de l'enregistrement lui-même que je m'empare ; j'invente & je forme un Tribunal auquel je donne le nom imposant de COUR PLÉNIÈRE , qui soit chargée d'enregistrer pour tout le Royaume , & dont tous les Membres soient autant d'automates qu'un coup de sifflet agite & dirige à mon gré.

LE GARDE DES SCEAUX.

Et cette clause , d'ailleurs , par laquelle ils seront forcés d'enregistrer deux mois après la présentation des Edits , quelles que soient dans l'intervalle la force & la justice de leurs Remontrances ; cette clause n'a-t-elle pas tout prévu ? Vous me la devez , Monseigneur , & je la dois moi-même , je l'avoue avec respect , au cousin Maupeou. Le drôle s'en était douté ; mais toujours poltron , il n'en avait hazardé que les préliminaires : c'est justement l'article troisième de son Edit du mois de Décembre 1770.

Héroï-Tragi-Comédie.

7

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oh ! pour les détails , je reconnaiss avec grand plaisir les bons secours que vous m'avez prêtés ; aussi c'est chose résolue : nous partagerons l'honneur de la journée , n'est-il pas vrai ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Et cette composition de la Cour Plénière , ne ferait-elle pas , seule , un chef-d'œuvre de politique & d'équité tout ensemble ? Tous les grands *Chambriers* de Paris , appellés là pour allécher les autres , & pour me donner l'air de les caresser , tandis que je les poignarde ; cette Grand'Chambre , dont la moitié est déjà subjuguée , & dont l'autre moitié , si elle rechigne , se trouvera tout-à-coup engloutie au milieu des Conseillers d'Etat , des Maîtres-des-Requêtes , des Parlementaires de Province que je nommerai ; des Archevêques , des Evêques que vous nommerez ; des Gentilshommes , des Chevaliers des Ordres , des Gouverneurs & des Lieutenants-Généraux de Province que nous nommerons ensemble ; des Grands Officiers de la Maison du Roi qui . . .

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui , tout cela est fort bien combiné .

LE GARDE DES SCEAUX.

Et ne dirons-nous rien de mes suppressions & de mes grands Bailliages , qui vous vengent assez de la capucinade , & qui nous procurent le triple avantage

8 La Cour Plénière,

de contenter nos petites vengeances personnelles ; de détourner l'attention publique de l'objet principal , du danger évident des propriétés , pour la porter sur un nouvel ordre de jurisdictions qui doit plaire à la multitude ; enfin de tromper la Roi lui-même , intimement persuadé qu'il ne s'agit ici que d'une réforme dans l'administration de la justice , redoutée des Parlements , mais nécessaire à la félicité publique ?

À L B E R T.

Messieurs , je suis dans l'admiration ! Le bon homme Richelieu & l'imbécile Mazarin n'ont jamais été si loin : celui-ci fuyait devant les Parlements ; l'autre se contentait de les mépriser.

LE GARDE DES SCEAUX.

Et nous les détruisons... Je n'ai plus qu'un petit changement à proposer ; & c'est la lecture de l'Edit , qui vient de m'en donner l'idée. Nous l'intitulons : Edit portant établissement d'une Cour Plénière ; je voudrais mettre : *Rétablissement de la Cour Plénière.* Les nouveautés effarouchent toujours un peu. J'ai entendu dire que la France avait jadis une Cour Plénière , & ce ne serait pas une mal-adresse , ce me semble , d'annoncer notre constitution nouvelle , comme une résurrection , un rétablissement de l'ancienne constitution.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Non pas , s'il vous plaît : l'honneur de l'invention m'appartient , & je ne veux pas avoir l'air d'un hom-

me

Héroï-Tragi-Comédie. 9

me qui, sans imagination, sans ressources, sans idées, se traîne sur les pas de ses devanciers.

LE GARDE DES SCEAUX.

Mais, ne sommes-nous pas d'accord, qu'entre nous deux, l'inventeur ne sera pas nommé?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Soit : mais tôt ou tard, il peut être connu ; et, ne voulez-vous pas aussi faire imprimer, à côté de notre Edit, le plan de la Cour Plénière, donné par Boynes, sous Louis XV ?

ALBERT.

Monseigneur, daignez vous calmer ; la proposition de Mgr le Garde des Sceaux peut avoir quelque utilité, & elle est sans danger. Le petit peuple, en suivant la pente tracée, se croira bonnement ramené à l'ancien régime ; les bons esprits, ceux dont le suffrage vous plaît sans doute, n'y seront pas trompés. Le Tribunal dont Monseigneur le Garde des Sceaux a entendu parler (si la Cour Plénière fut jamais un Tribunal), n'était composé que des hauts Barons du Royaume. Ils y étaient appellés par leur naissance, & non par le choix du Ministre. En vérité votre Cour Plénière ne ressemble pas plus à celle de St Louis, que vous ne ressemblez vous-même à l'Abbé Suger. (*)

(*) On peut, pour s'en convaincre, consulter les *Essais Historiques & Apologétiques sur la Cour Plénière*, petite Brochure très-piquante, qui est encore du cher Abbé. On vient d'en faire une seconde édition avec Supplément.

10 La Cour Plénière ;

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ha, petit badin ! vous serez Lieutenant-Civil, je le vois. Mettez donc *Rétablissement*, puisqu'il le faut; & sur-tout, insérez dans le préambule, quelques lignes qui fassent valoir le sacrifice. (*La pendule sonne sept heures.*) Déjà sept heures ! Allons, mon cher Albert, il faut retourner à l'impression; nous n'avons pas un moment à perdre.

ALBERT.

Est-ce toujours pour Jeudi, Monseigneur ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui, sans doute.

ALBERT.

Je pensais que l'Arrêté de Samedi pourrait déranger quelque chose.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Fi donc !

LE GARDE DES SCEAUX.

Notre maxime en affaires, est de regarder toujours devant soi, jamais derrière.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ha ! *quelquefois de côté :* comment d'ailleurs changer les ordres donnés pour les Provinces?.... Vous restez, M. de Lamoignon?

(Albert fait une révérence profonde, & sort.)

S C È N E I I.

LE PRINCIPAL MIMISTRE,
LE GARDE DES SCEAUX.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

SEPT HEURES ! Notre écervelé doit être sur le chemin des îles Sainte-Marguerite.

LE GARDE DES SCEAUX.

Et Goëslard sur la route de Pierre-en-Scise. J'ai quelqu'inquiétude cependant : ils ont dû être enlevés à quatre heures du matin, & point d'avis.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Le pauvre petit Goëslard m'intéresse fort peu ; mais ce d'Eprémesnil ! ...

LE GARDE DES SCEAUX.

Vous n'avez pas voulu me croire : vous l'avez mé-nagé : si j'eusse été le maître , depuis long-temps nous en serions débarrassés.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

J'en voulais tirer parti ; mais je me suis trop pressé. J'ai publié trop tôt nos entrevues , dans lesquelles je m'e laissais bonnement endoctriner : je voulais le rendre suspect ; il a vu le piège , & sa cervelle s'est embrasée.

LE GARDE DES SCEAUX.

Au moins, puisque nous le tenons, tenons-le bien.
Ne serait-il pas possible que le soleil de Provence,
donnant à plomb sur cette tête ardente?... Ma foi, si
vous vous y ouliez!...

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Aider un peu le soleil^(*)?.. Non: nous n'en sommes
pas là, & l'ennemi n'est pas assez dangereux. Que
diabolique peut-il faire à deux-cents lieues d'ici, entre
quatre murailles, & sur un roc en pleine mer?

LE GARDE DES SCEAUX.

Il peut écrire.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

A qui? à la sentinelle? Non: il faut même, s'il est
possible, donner à notre démarche un air de nécessité;
& à la détention de d'Eprémesnil, un prétexte
légitime.

LE GARDE DES SCEAUX.

La chose est faite: j'ai mes trompettes qui publieront,
dès ce soir, qu'on ne punit pas dans la personne de d'Eprémesnil, le Démosthène du Parlement,
l'Auteur des dernières Remontrances & de l'Arrêté; mais un vil espion du Gouvernement, qui
n'a pas rougi de donner cinq-cents louis pour séduire les gardiens de l'Imprimerie Royale!.... acheter
les premières épreuves de nos Edits!... le secret
de l'Etat!....

^(*) Voyez le Supplément aux Notes, page 116.

Héroï-Tragi-Comédie. 13

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Pas mal, en vérité ! la fable trouvera toujours quelques esprits crédules, & cela suffit. Ma foi ! plus je réfléchis, plus nos plans me paraissent sage-ment concertés. Il ne s'agit que d'aviser ensemble aux moyens de l'exécution. Le premier....

LE GARDE DES SCEAUX.

Le premier moyen, Monseigneur, est entre nous une confédération inviolable ; il faut mettre ensemble notre crédit, nos intérêts, nos cabales, nos intrigues ; ne nous séparer jamais, encore moins nous combattre.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

C'est mon désir, & vous le savez bien.

LE GARDE DES SCEAUX.

Vous savez aussi que chaque conjuration a son serment : allons, Monseigneur, un petit serment sur l'Evangile.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous moquez-vous ? Je vous ferai donc jurer sur la Loi Salique ?... Ne plaisantons pas. Voici ma pro-messe : (*il lui tend la main*) foi de Gentilhomme ! je jure de vous être inébranlablement attaché.

LE GARDE DES SCEAUX *ferrant la main du premier Ministre.*

Je le jure de même, à la vie & à la mort.

La Cour Plénière,

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Nous convenons d'essayer la douceur avant d'employer la violence : nous convenons que, si la Grand'-Chambre accepte, tout est dit : c'est donc à la Grand'-Chambre qu'il faut tendre nos filets. Vous connaissez votre Grand'Chambre ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Comme ma famille.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous allez donc me donner les signalements ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Sans doute. Mais tout ceci va se passer pendant l'Assemblée du Clergé, & nous convenons aussi qu'il n'est pas inutile de le *travailler*. Vous connaissez votre Clergé ?

LE PRINCIPAL MINISTRE,

Comme la Cour. Soyez tranquille : je vous fournirai la liste des Soutanes. Commençons par les Robes Rouges. Tenez, voilà l'Almanach Royal. (*Le Garde des Sceaux prend & ouvre l'Almanach Royal.*) Je ne sais si vous pensez comme moi : je mets tout le Parlement dans la Grand'Chambre, & la Grand'Chambre dans quatre personnes ; d'Ormesson, Joli de Fleury, d'Ammécourt, & Robert.

LE GARDE DES SCEAUX.

Votre calcul est sévère. La Grand'Chambre en a

Héroï-Tragi-Comédie. 15

d'autres qui ont aussi leur mérite & leur opinion : Séguier, par exemple, moins connu par son talent sublime, que par sa dissipation. Je vois même dans les Enquêtes, des jeunes-gens qui promettent : mais j'ai des amis parmi tous ceux que vous ne nommez pas, des amis dont je suis sûr ; &, à la rigueur, il vous suffit d'opérer sur les quatre que vous avez nommés.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

A-la-bonne-heure. Eh bien ! d'Ormesson ; quel est cet homme-là ? Je le connais peu : ses sociétés ne sont pas les miennes.

LE GARDE DES SCEAUX.

Je le crois ; d'Ormesson a les mœurs rigides : c'est un vrai Magistrat ; il en a conservé les principes & le costume ; assez bon jugeur au demeurant ; mais caustique, railleur amer, gauche, inepte au service du Roi. Son Noiseau suffirait pour l'exclure : en général cet homme est hâ & estimé.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ces gens-là sont difficiles à manier. Nous verrons cependant.... Et Fleury ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Oh ! celui-là est un Docteur, un savant en us, un vrai Caridès, obscur, entortillé.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

D'Ammécourt & lui, cependant, sont plus adroits que les autres.

16 La Cour Plénière,

LE GARDE DES SCEAUX.

Plus faux, Monseigneur : c'est le terme. Le d'Amécourt est un drôle le plus dangereux de tous : d'Aligre, lui-même, n'est pas manchot, lorsqu'il se place entre ces deux mâtois. Je le répète : c'est vers d'Ammécourt sur-tout qu'il faut diriger l'hameçon. Hé, hé ! qui sait ? Ce chien d'homme-là a un mérite... Monseigneur, Monseigneur ! je ne suis pas tranquille sur ce d'Ammécourt.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Laissez-moi faire : oui, je sais qu'il est fin ; je l'ai vu quelquefois ; je me flatte même de lui avoir donné assez bonne opinion de ma personne. Je fais du moins ce qu'il en dit un jour en bonne maison. Cependant d'Aligre m'a assuré que depuis 1774, d'Ammécourt & Fleury l'avaient traité cordialement.

LE GARDE DES SCEAUX.

C'est, qu'apparemment, ils n'avaient pas intérêt de le tromper.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ce d'Ammécourt est garçon : il est immensément riche : je ne connais qu'un moyen de le tenter, & je m'en charge... Passons à Robert.

LE GARDE DES SCEAUX.

Robert ... n'est qu'un puant Janséniste. (*)

(*) Il est inutile de faire observer l'obligation étroite à laquelle nous sommes asservis de conserver la vérité de l'histoire, jusques dans les expressions.

Héroï-Tragi-Comédie. 17

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ah! fi! ne me parlez pas de votre Robert.

LE GARDE DES SCEAUX.

Mais ! vous le connaissez ; vous l'avez vu : je l'ai fait venir chez moi pour vous donner une idée de l'original.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui : M. le Conseiller m'a paru un animal bien gauche, bien brusque, bien hargneux, un vrai fagot d'épines.

LE GARDE DES SCEAUX.

Et de plus, entêté comme un mullet. Les Clercs l'appellent le Dieu Thermes.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

C'est un Janséniste : il suffit ; je ne m'en charge pas : j'ai toujours été suspect à ces fanatiques. Il faudra que vous encensiez le Dieu Thermes , & je fais mon affaire des trois autres.

LE GARDE DES SCEAUX.

S'il ne s'agit que de les diviser, la chose ne sera pas difficile ; car , ce que vous ignorez peut-être , ces quatre personnages qui n'ont qu'un intérêt , & qui ne devraient avoir qu'un sentiment. . . .

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Eh! bien ?

18 La Cour Plénière,

LE GARDE DES SCEAUX à son
oreille, & avec un ton discret.

Ils se détestent.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Pas possible. Quoi ! d'Ammécourt & Fleury qui ne se quittent pas , qui semblent agir & penser ensemble !

LE GARDE DES SCEAUX.

Ils se détestent , vous dis-je.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Mais ne vous y trompez pas : ces gaillards-là sont très-capables de s'aimer d'amour extrême , & de s'unir comme frères lorsqu'il s'agira de nous tourmenter. N'importe , cependant : ils seront bien adroits , s'ils m'échappent. Vous êtes sûr au moins que leur Arrêté ne nous nuira pas ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Bagatelle ! Une tournure viendra tout expliquer : & les tournures ne nous manquent jamais. Un serment fait contre une chose encore ignorée , est-il à craindre ? On dira que le nouveau régime ne touche point à la constitution , & l'Arrêté n'aura plus d'objet : mes amis , d'ailleurs , qui , sans contredit , sont les plus honnêtes , passeront les premiers , & les autres ne demandent qu'un exemple qui les autorise.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Inutile de parler des Abbés qui vont courir le

Héroï-Tragi-Comédie. 19

Bénéfice à qui mieux mieux. On distingue cependant un petit mutin qui se singuralise, qui fait le tribun du peuple; qui s'en va, déconcertant les Lettres-de-cachet, jusques dans les Bureaux du Breteuil....
Un certain le Cogneux de Belabre.

LE GARDE DES SCEAUX.

Qui? le général Jacquot? (*) Oui, cela parle; mais on le laisse parler. Ces Abbés, Monseigneur, nous ont conduits naturellement à l'Assemblée du Clergé: nous lui devons une visite.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Elle sera bientôt faite: je ne chargerai pas mes portraits. L'Archevêque d'Arles est une homme assez instruit, un bon Evêque; mais point de caractère; je n'en suis pas inquiet, je l'ai noyé. L'Evêque de Blois a quelque esprit; mais sa tête est mal organisée, pleine d'une métaphysique obscure, obscure! & ses singularités déparent ses vertus. Pour Auxerre, c'est un petit intrigant très-dangereux; mais je fais le moyen de le ramener: il est presque aussi avare que sa sœur. J'ai connu Béziers en Languedoc; pauvre esprit, & d'ailleurs facile à séduire: promettez-lui quelques misères, pour lui & sa famille, & il est votre très-humble serviteur. Vous connaissez l'Archevêque de Rheims? loyal gentilhomme & d'un esprit solide; mais je le fais passer pour un imbécile: & quel crédit voulez-vous qu'il ait dans le Clergé? Je ne parle pas du Clermont; c'est un Curé de cam-

(*) Voyez le Supplément aux Notes, page 116, 2^e Note,

pagne : encore moins de l'Archevêque de Rouen ; le bon homme se trouve content , pourvu qu'on lui paie ses Droits Locaux & de Coutume (*): je l'ai consigné à Gaillon. - Voilà à ceux que nous pourrions craindre ; les autres sont à nous. Rhodès m'est dévoué , & vous en savez la raison : le pauvre hère était perdu , & je l'ai fait placer : il n'est point ingrat ; hélas ! c'est le seul défaut que je ne lui connaisse pas. Embrun est écrasé de dettes , & je lui ai promis une abbaye. Troyes est un bas , bas valet , & je viens de faire son neveu Coadjuteur.

A l'égard du second Ordre , il est dans ma dépendance. J'ai d'ailleurs mon Grumet qui les échauffe , & qui les mène où je veux , avec des promesses que je ne tiendrai pas. Vous ne connaissez pas mon Grumet ? J'en suis fâché ; il était digne d'être initié à nos mystères. Vous le voyez : la Prétraille sera facilement menée , & en général je suis sûr que la besogne ira toute seule.

LE GARDE DES SCEAUX.

Peut-être quelques Protestations ; quelques Remontrances sur les Grands-Bailliages , sur les suppressions , sur tous les articles qui touchent à la bourse de ces Messieurs.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

J'ai mon plan là-dessus. Le jour même du Lit-de-Justice , j'écris à d'Aligre , pour qu'il m'envoie les trois sujets notés ; d'Ormesson , d'Ammécourt &

(*) Voyez le Supplément aux Notes , pag. 116 , 3^e Note.

Héroï-Tragi-Comédie. 21

Fleury. Je les harangue à ma manière ; je les invite moi-même à réclamer sur les suppressions, sur les Grands-Bailliages, sur tout ce qui blesse leur intérêt personnel, en leur faisant entendre très-intelligiblement que, s'ils veulent nous passer la Cour Plénière, nous sommes disposés à leur passer tout le reste.

LE GARDE DES SCEAUX.

Tout le reste !....

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Quelle frayeur ? Promettre, ce n'est pas donner.

LE GARDE DES SCEAUX.

Allons : Je prévois que nous serons entièrement libres à la fin du mois, & que la Cour Plénière ne sera pas au moins ce qui m'empêcherait d'aller à la noce de mon fils.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

A Bâville, sans doute ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Eh, non ! à Dijon. La Péque provinciale ne veut pas venir ; il faut l'aller chercher.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

La petite folle fait la difficile ! Aussi, dit-on, qu'elle est folle d'un M. de Lameth.

LE GARDE DES SCEAUX.

Il est vrai : Mais c'est l'affaire de Lamoignon, & lace ne l'intrigue pas, je vous jure.

La Cour Plénière,

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Elle est si riche!

LE GARDE DES SCEAUX.

Aflez. Une sœur infirme qui ne se mariera pas, partageant ainsi avec son frère les millions du vieux père Courbeton ; ayant d'ailleurs sa part des 600,000 liv. données par le benêt de la Borde, pour la terre de Cheffy.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous êtes bon père, M. de Lamoignon, & les affaires publiques ne vous font pas oublier vos enfants ; votre fille mariée à Caumont ; votre fils à la plus riche héritière de la Magistrature.....

LE GARDE DES SCEAUX.

A propos de ma fille : vous savez, Monseigneur, qu'il est assez d'usage, dans des temps de prospérité, *comme celui-ci*, que le Roi augmente la dot des filles de Ministres, d'une somme de 200,000 liv. Ma délicatesse permet-elle que je rappelle moi-même l'étiquette ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

J'entends, j'entends : Je m'en charge, & cela est bien juste. Quel bruit !



SCÈNE III.

LE PRINCIPAL MINISTRE,
LE GARDE DES SCEAUX,
PIÉPAPE, UN VALET-
DE-CHAMBRE.

PIÉPAPE *dans la coulisse, au Valet-de-chambre.*

J E vous assure, Monsieur, qu'il m'est indispensable de les voir sur-le-champ.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Qu'est-ce?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

C'est M. Piépape, qui veut absolument entrer.

PIÉPAPE.

Messeigneurs, je vous demande pardon.

LE GARDE DES SCEAUX.

Vous voilà tout effrayé!

PIÉPAPE.

Mais vous ignorez ce qui se passe ! D'Epermeñil n'est pas arrêté !

LE GARDE DES SCEAUX.

Il n'est pas arrêté !

La Cour Plénière,

PIÉPAPE.

Non : Tandis que les Gardes faisaient ouvrir sa porte , il a escaladé le mur mitoyen , & s'est jeté dans la maison voisine , à l'aide d'un Procureur au Parlement qui l'habite .

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Nomme-t-on ce Procureur ?

PIÉPAPE.

Il s'appelle Leblanc de Varenne.

LE GARDE DES SCEAUX.

Leblanc de Varenne ! Mon ami , notez - moi ce gueux-là .

PIÉPAPE *prenant note sur ses tablettes.*

Cependant la porte s'ouvre ; la voiture part au grand trot des chevaux ; les Gardes courent long - temps pour l'atteindre : c'était le fils de d'Eprémesnil & son Précepteur . D'Eprémesnil , d'un autre côté , se rendait tranquillement au Palais , en robe , & escorté du Procureur .

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Sous la conduite de son *Connétable* !....

SCÈNE IV.

SCÈNE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
L'ABBÉ MAURI, UN VALET-
DE-CHAMBRE.

LE VALET - DE - CHAMBRE *annonce*.

M. l'Abbé Mauri!....

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Eh bien, grand Pontife ! Manlius est donc au Capitole ?

L'ABBÉ MAURI.

Vous le savez, Messieurs ? Et Goëslard aussi.

LE GARDE DES SCEAUX.

Goëslard aussi !... Mais, ces gens de la Prévôté sont donc des butors ou des fripons ? (*avec colère.*) Aussi des égards, toujours des égards ! Le Noir me l'avoit bien dit : il aurait fallu leur lâcher un Desbrugnières !

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui : Desbrugnières sait bien qu'on ne sort pas toujours par la porte.

L'ABBÉ MAURI.

Justement : car c'est par la fenêtre que Goëslard est sorti ; par une fenêtre basse, qui donne sur le derrière de sa maison. Le fils de d'Eprémesnil, qui étoit venu l'avertir, a fait le même saut. Ils ont trouvé,

La Cour Plénière ;
dans la rue voisine, le Médecin Thierry qui les
a conduits au Palais, dans sa voiture.

LE GARDE DES SCEAUX.

Piépape ; notez-moi le Médecin Thierry.

L'ABBÉ MAURI.

Vous pensez bien que le Palais est en rumeur ; les Clercs s'attroupent ; on bat des mains ; on crie *bravo*, & d'Eprémesnil passe modestement des Enquêtes à la Grand'Chambre , au milieu des acclamations.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous verrez que nous allons avoir la plus plate comédie !

LE GARDE DES SCEAUX.

C'est une révolte , Monseigneur , un crime de haute trahison ! il faut que le châtiment effraie.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
L'ABBÉ MORELLET, UN VALET-
DE-CHAMBRE.

LE VALET - DE-CHAMBRE *annonce.*

M. l'Abbé Morellet.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Bon ! voici tout le Conseil. Eh bien ! les nouvelles du camp ?

Héroï-Tragi-Comédie. 27

L'ABBÉ MORELLET.

Vous savez l'escapade de d'Éprémesnil ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Nous ne savons que cela.

L'ABBÉ MORELLET.

Vous devinez le reste : Les Chambres se sont
assemblées, & l'on députe vers le Roi.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Nomme-t-on les Députés ?

L'ABBÉ MORELLET.

Les Présidents d'Aligre & d'Ormesson ; d'Am-
écourt, Amelot, Barbier d'Ingréville, & Robert
de Saint-Vincent.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Le Dieu Thermes ! Ceci devient sérieux. M. de
Lamoignon, il faut que cette députation ne voie
pas le Roi.

LE GARDE DES SCEAUX.

Parbleu ! Jen'y fais qu'un moyen. Postez-moi dans
la grande avenue un piquet de Gardes-Françaises,
qui enlève tout le cortège ; hommes, chevaux &
voitures.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Le moyen est un peu vif.

LE GARDE DES SCEAUX.

Prétendent - ils donc nous faire la loi ? Point

28 La Cour Plénière,

de députation qui tienne ; il faut que d'Éprémesnil
soit enlevé.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui , sans doute , il le faut ; mais un bon procédé
ne coûte rien ; j'aime les procédés , moi : ayons tou-
jours l'air d'être forcés , & même , de ne pas faire
tout ce qui serait possible. Je vais monter dans un
moment chez le Roi. La députation ne le verra pas.
Je dirai à Sa Majesté que *la félicité publique exige*
que les Députés ne soient pas entendus : je hâterai
même , s'il le faut , le départ pour la chasse. Vous ,
cependant , M. de Lamoignon , vous recevrez les
Députés. Vous les recevrez bien , n'est-il pas vrai ?
très-bien ?

P I É P A P E.

Il fait chaud : nous leur offrirons de la limonade. (*)

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je les verrai aussi , & j'irai avec eux jusqu'aux caref-
fes. En les amusant ainsi , nous aurons le temps de
faire saisir d'Éprémesnil , par les moyens que nous
allons décider.

(*) Cet offre de limonade a semblé une mauvaise plaisan-
terie à quelques personnes de goût. Nous nous empêsons
de justifier notre délicieux Abbé sur ce passage. -- On a
effectivement offert & fait servir de la limonade aux députés
du Parlement. Le Principal & Lamoignon s'égayèrent beau-
coup , derrière le rideau , de la comédie qu'ils faisaient jouer.
On dit que par répétition , MM. les députés du Parlement
se sont fort égayé en lisant celle-ci , où l'on joue fort à dé-
couvert ces deux grands personnages.

S C È N E VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
LE BARON DE BRETEUIL.

LE VALET-DE-CHAMBRE *annonce*.

M. le Baron de Breteuil....

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Tant mieux !... M. le Baron, j'allais passer chez vous. Mais comment ! nos ordres ont été bien mal exécutés !

LE BARON DE BRETEUIL.

Aussi, pourquoi se servir de gens qui ne sont pas faits à la besogne ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Je veux qu'on les fasse *pourrir* en prison.

LE BARON DE BRETEUIL.

Vous le *voulez* : je le *veux* aussi, si l'on me prouve qu'ils ont *voulu* mal faire.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Leur faute est peut-être involontaire ; j'aime à le croire : & d'ailleurs, il ne s'agit plus que de la réparer. Pensez-vous, M. le Baron, que l'asyle choisi par d'Épremesnil soit impénétrable aux ordres du Roi ?

30 La Cour Plénière ,

LE BARON DE BRETEUIL.

Messieurs ! Messieurs ! c'est à vous à délibérer sur
ce que vous devez faire.

LE GARDE DES SCEAUX.

Voici mon avis : l'autorité du Roi ne peut être arrêtée par aucun obstacle légitime ; & si vous voulez qu'elle ne soit pas compromise , il faut ici la plus éclatante rigueur. D'Épremesnil est au Palais : je le vois déjà entouré d'une armée. Les Greffiers, les Procureurs, les Huissiers, les Clercs s'assemblent & s'arment : le Palais va devenir un arsenal. Il convient donc de développer une force telle , que le succès ne soit pas incertain. Entourez le Palais : rassemblez les Gardes-du Corps , les Cent-Suisses , les Gardes-Suisses , les Gardes-Françaises , la Prévôté , la Connétablie , le Guet à pied , le Guet à cheval , tous les Soldats en semestre , tous les Recruteurs

PIÉPAPÉ.

Et vos Hoquetons , Monseigneur ?....

LE GARDE DES SCEAUX.

Ils y seront. Les portes du Palais seront fermées & barricadées , soyez-en sûr. Faites approcher d'un côté , le canon de la Bastille ; de l'autre , celui des Invalides.

L'ABBÉ MAURI.

Et des bombardes sur la rivière , Monseigneur ?....

Héroï-Tragi-Comédie. 31.

L'ABBÉ MORELLET.

Et des mines sous la Ste Chapelle, Monseigneur?...

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Voilà beaucoup de précautions, Messieurs, un peu trop. Je sais qu'il faut s'attendre à quelque résistance & la réprimer ; mais sans éclat, sans scandale. Je voudrais que quatre compagnies seulement de Gardes-Françaises & deux Compagnies de Gardes-Suisses, fussent commandées ce soir pour entourer le Palais, dans les ténèbres, en silence ; pour saisir toutes les portes, s'emparer de toutes les avenues, couper toutes communications, jusques dans l'intérieur; veiller à ce qu'aucun ne sorte de la Grand'Chambre pour aller à la Buvette, pas même un Evêque, pas même un Maréchal de France, sans être accompagné de deux sentinelles. Vous pourrez ainsi, tout à votre aise, & décentment, saisir vos deux Révoltés jusqu'au milieu des fleurs-de-lis dont ils s'environnent.

L'ABBÉ MORELLET.

Monseigneur, & si les portes de la Grand'Chambre sont fermées ? si on refuse de les ouvrir ?... si....

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Alors on fera *tout doucement* avancer les Sapeurs du régiment, & briser les portes *sans bruit*. Ce que j'estime plus important, c'est de confier cette expédition à un homme d'une grande vertu, d'un courage éprouvé, inaccessible à la honte, sensible seule-

ment à l'honneur d'obéir; à l'un de ces hommes enfin, qui, dans un besoin, &, DE PAR LE ROI, perdraient leur parent le plus proche & leur meilleur ami.

LE GARDE DES SCEAUX.

Eh ! n'ont-ils pas leur Dagoult?

LE BARON DE BRETEUIL.

Faites-vous attention, Messieurs, que vous avez affaire à une assemblée bien respectable? Les Magistrats, les Pairs du Royaume, des Maréchaux de France, des Evêques, les Chefs de la Noblesse & du Clergé méritent bien quelques égards.

LE GARDE DES SCEAUX.

Oui, Monsieur: mais... L'AUTORITÉ DU ROI!

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Sans doute.... L'AUTORITÉ DU ROI!

CHŒUR DES ESCLAVES.

L'AUTORITÉ DU ROI!.. L'AUTORITÉ DU ROI!..

LE BARON DE BRETEUIL.

Morbleu ! l'autorité du Roi m'est aussi respectable qu'à vous. Cette besogne, au surplus, n'est pas la mienne; ce que le Roi m'ordonnera, je le ferai. (Il sort.)

LE PRINCIPAL MINISTRE, (à l'oreille du Garde des Sceaux.)

Mon ami, suivez cet homme-là chez le Roi: je vais m'y rendre.

(*Le Garde des Sceaux sort, suivi des Esclaves.*)

SCÈNE VII.

S C È N E V I I .

LE PRINCIPAL MINISTRE , *seul.*

C E BRETEUIL m'est grandement suspect : sa brutalité, qu'on nomme franchise , cache un orgueil dissimulé ; une ambition perfide. Je n'ai pu le perdre encore auprès de la Reine. Aussi, cet Abbé de *Vermond* a quelquefois des scrupules singuliers. N'avoit-il pas le projet de la faire adorer ? Le beau moyen pour la réduire ! Non , non : calomnions toujours le peuple dans l'esprit de la Reine ; la Reine , dans l'esprit du peuple : c'est en l'irritant contre lui , c'est en la rendant odieuse , que je me rends nécessaire. Elle seroit trop aimée , si on la connoissoit : trop aimable , si elle savoit combien elle peut être aimée.....

S C È N E V I I I .

LE PRINCIPAL MINISTRE, LA MARQUISE
DE LOMÉNIE.

LA MARQUISE.

A h , MON DIEU ! j'ai passé la nuit la plus cruelle !

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous n'avez pas dormi , Marquise ?

La Cour Plénière,

LA MARQUISE.

Je n'ai pas fermé l'œil : j'étais dans une agitation qui m'annonçait bien tout ce qui vient d'arriver.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Quoi donc !

LA MARQUISE.

Le bacchanal de Paris : d'Éprémesnil barricadé dans le Palais.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Mais quel rapport entre les folies de cet homme, & le repos d'une jolie femme ?

LA MARQUISE.

C'est qu'ils parlent de révolte, de guerre civile ; & l'idée seule m'agace les nerfs, me donne des palpitations dont je ne suis pas maîtresse.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Sottise ! *Quand on a deux-cents mille soldats, des baïonnettes & cinquante bourreaux, on ne craint pas les séditions.*

LA MARQUISE.

Miséricorde, Archevêque ! vous me faites trembler : est-ce vous qui parlez de soldats, de bourreaux ? Vous !....

LE PRINCIPAL MINISTRE.

C'est un propos du *Lamoignon*.

Héroï-Tragi-Comédie. 35

L A M A R Q U I S E.

Je m'en doutais : je vous ai connu doux , sensible & tendre quelquefois : vous vous en souvenez ? Non, non, vous n'êtes point cruel. Si ce n'était un peu d'inconstance & de légèreté, vous seriez un homme divin : je vous l'ai dit souvent ; mais je ne veux rien reprocher : je ne suis pas boudeuse. Par exemple ; vous détestez Calonne , & vous avez bien raison. Eh ! comment un ami, une créature de Calonne , un... Lamoignon peut-il être votre ami ?

L E P R I N C I P A L M I N I S T R E.

Mon ami!... Je l'avoue ; c'est un homme abominable que ce Lamoignon. Son insensibilité ne le cède qu'à son orgueil. Le Parlement est sa patrie ; c'est le tombeau de ses pères , le berceau de ses enfants : naissance , dignité , richesse , c'est delà qu'il a tout tiré. J'y vois son beau-frère , son fils , son gendre , ses cousins ; & cependant , pour quelques haines particulières , pour cinq ou six membres qu'il déteste ; il s'élance comme un tigre , sur tout le Corps qu'il met en pièces , sans songer qu'il déchire sa propre famille , & qu'il s'abreuve de son propre sang. Et , si l'on rappelle la conduite qu'il tint en 1771 ; si l'on pense qu'il fut alors le plus fier adversaire p^r Maupeou (dont il surpassé aujourd'hui les infamies) ; le plus audacieux soutien d'une querelle qu'il appelle aujourd'hui révolte ; le Chef enfin , le plus intrépide de ceux qu'il traite aujourd'hui de rebelles ? En vérité , c'est un vil personnage , que le mépris général va bientôt disputer à la haine publique.

Eh bien ! c'est avec une telle espèce que vous formez société ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Comment est-il possible , ma chère , qu'avec votre esprit , & ma confiance intime , vous n'ayiez pas encore la mesure de mon caractère. Je fais servir Lamoignon à mes grands desseins. Lorsque mon génie m'aura placé à côté de Richelieu , au rang qui seul est digne de moi ; c'est sa tête superbe que je veux fouler la première.

LA MARQUISE.

Je fais que vous avez tout l'esprit du monde ; que vous êtes né pour gouverner l'univers : mais ma tendresse qui vous mettrait sur le trône , s'alarmera facilement. Que voulez - vous ? je m'imagine qu'une réclamation générale peut faire tout avorter , & que... vous pourriez bien être la première victime...

LE PRINCIPAL MINISTRE.

J'ai trois moyens pour réussir ; la force , la patience , la séduction : & , dans le cas du mauvais succès , c'est Lamoignon lui-même que j'écrase sous les ruines de mon projet. J'ai bien donné l'idée de la COUR PLÉNIÈRE ; mais j'ai remis sa destinée dans les mains du Lamoignon , en le laissant seul juge des moyens d'exécution. Seul , il était censé connaître les esprits auxquels nous avons affaire. Je ne connais pas la Grand'Chambre , moi ; & la Grand'-Chambre va tout décider. Il m'en a répondu : j'ai fa

Héroï-Tragi-Comédie. 37

correspondance , ses lettres ; ses billets ; & s'il faut un jour le pousser dans l'abyme , je mettrai tout sous les yeux du Roi. Enfin , si quelqu'événement (impossible) me forçait à quitter les rènes du Ministère , avant de l'avoir anéanti ; j'ai disposé les choses de manière que sa chute , suspendue quelques instants , n'en sera que plus affreuse... Mais l'heure du lever s'approche ; nous jaserons de cela , Marquise. J'ai beaucoup à parler aujourd'hui : tromper le Roi , aigrir la Reine , haranguer les Députés du Parlement , faire...

L A M A R Q U I S E.

Allons , allons , mon ami , ne vous échauffez pas ,
& venez manger vos fraises.

(*Ils sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

L'Entr'acte doit durer environ quinze jours.



ACTE II.

La Scène est à la Chancellerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GARDE DES SCEAUX, *seul.*

AMBITION ! vengeance ! sentiments nobles & généreux , qui vous disputez mon cœur , êtes - vous satisfaits ? Je me suis élevé par les plus basses intrigues ; je n'ai point rougi de me prosterner devant le tyran de la Magistrature , l'ennemi des Loix , l'assassin de la Chalotais ; de me montrer l'esclave de Calonne. Il m'a fait Garde des Sceaux : je rampe enfin sur les degrés du Trône : je partage avec un homme , que je méprise , la confiance du Maître. Il est si aisè d'être fourbe & flatteur ! Mes enfants eux-mêmes jouissent déjà de mon crédit. Courbeton , n'est-il pas honoré de donner sa fille à mon fils ? -- Et ma fille !.. Aujourd'hui Comtesse , elle peut prétendre à tout. Elle est jolie ma Constance ! Ah ! si , docile à mes leçons , elle pouvait enflammer... Qu'il me ferait doux d'humilier l'*Autrichienne* & son Prefolet ! Mais n'aspirons pas au faîte des grandeurs. Sois content , Lamoignon ; tu ne parles pas de ta

plus douce jouissance , du Parlement détruit , de tes ennemis écrasés. Traîtres ! fentez-vous enfin tout le poids de ma haine ? D'Aligre , Fleury , d'Ammécourt ; triumvirat funeste ! vous vous débattez dans la fange à mes pieds , & j'insulte à vos efforts impuissants. Farouche de Gourgues ! tu n'affécteras plus en public , sur les fleurs-de-lis , à mes côtés , le dédain dont tu m'accabrais (*). Et toi , toi que des ennemis puissants prétendent élever sur mes ruines , toi que j'ai craint & que j'abhorre , sévère d'Ormesson , je veux t'anéantir à jamais.

S C È N E I I.

LE GARDE DES SCEAUX , Madame DE LAMOIGNON.

Mde DE LAMOIGNON.

AH ! je me sauve : elles ont juré de me faire mourir de frayeur.

LE GARDE DES SCEAUX.

Qui donc ?

(*) Ce qu'on lit dans quelques Auteurs du temps , peut expliquer ce passage. *On observait* , disent-ils , lorsque le fameux Lamoignon était encore Président du Parlement , que son rang le plaçait à la Grand'Chambre , à côté du Président de Gourgues , son beau-frère , Magistrat juste & compatissant ; & que le Président de Gourgues assédat toujours de lui tourner le dos .

Mde DE LAMOIGNON.

Ma mère & vos filles... Elles sont toutes chez moi. La petite Comtesse, d'Aguesseau, Champlatreux & ma mère. Constance est royaliste comme un petit démon; elle pirouette, danse, chante, s'admire dans toutes les glaces, & jette ça & là dans le discours, quelques épigrammes bien vives, sur la conduite de ses deux beaux frères. Madame d'Aguesseau lui répond avec aigreur; & l'on ne voit pas si Madame de Champlatreux, toujours sage, toujours réservée, approuve Madame d'Aguesseau: mais on voit bien qu'elle n'approuve pas Constance. Aussi vous avez empêché Champlatreux de signer la dernière protestation. Le voilà bien avancé! le pauvre homme n'est ni dedans ni dehors. Méprisé du Parlement, suspect au Ministère, inutile aux deux partis; il est nul, tout-à-fait nul: belle renommée! Pour le petit d'Aguesseau, sa conduite me scandalise. Si sa place de Conseiller d'honneur au Parlement, lui tient tant au cœur; ne pouvait-il pas adhérer secrètement à toutes les protestations? signer, sans mot dire, tous les Arrêtés? Mais, afficher la révolte! mais, un Conseiller d'Etat, dîner avec le Parlement, le jour même du Lit-de-justice! mais, prendre sa place à la Séance, sous les yeux du Roi! Quelle folie! je l'avais bien jugé.... Ma mère!... oh! c'est ma mère qui me tourmente (*)! Elle a des idées si tristes, si

(*) Madame Berryer, femme d'une grande vertu, digne à tous égards, de l'estime générale dont elle jouissait.

noires!

Héroï-Tragi-Comédie. 41

noîtes ! elle vous voit perdu. Que n'avez-vous entendu ce qu'elle me disait ! . . . « Tous les esprits sont révoltés contre votre mari ; personne n'élève la voix pour le défendre : ses amis l'ont abandonné, & ses ennemis triomphent. A la Cour même, on déteste les Ministres tyrans ; &, si déjà l'on murmure tout bas, bientôt on jettera les hauts cris. Quel spectacle que ce Palais investi de soldats ! les haches levées sur les portes de la Grand'Chambre ! les Pairs de France livrés à des satellites odieux, & deux Magistrats arrachés du plus auguste Tribunal ! Cet excès n'a pas d'exemple dans notre histoire : c'est le signal du plus affreux despotisme. L'indignation publique est à son comble ; & déjà votre mari ne peut plus en douter. Il comptait sur une partie de la Grand'Chambre ; & la Grand'Chambre entière a refusé. Il était sûr du Châtelet ; & le Châtelet réfiste. On fait comme il a traité le Lieutenant-Civil, le vertueux M. d'Alleray, ce Magistrat devant lequel il devait plier les genoux ». (C'est ma mère qui parle.) « On le fait, & l'on est révolté. Les Provinces vont faire une résistance plus éclatante. Des quatre coins du Royaume, les plaintes de la Noblesse, les réclamations du Clergé, les cris du Peuple se feront entendre : la violence pourra même conduire à la sédition. Le Roi détrompé, éloignera de lui, deux Ministres coupables ; & votre mari, dont on connaît le caractère intraitable, votre mari » (c'est toujours ma mère qui parle) ; « votre mari, opprobre de sa famille, fléau de sa postérité, victime proscrite par la colère

F

de son Roi & l'exécration de son pays, périra dans les accès de la rage & du désespoir. »

LE GARDE DES SCEAUX.

Avez-vous tout dit?

Mde DE LAMOIGNON.

Oui.

LE GARDE DES SCEAUX.

Et Lamoignon , où est-il ?

Mde DE LAMOIGNON.

Vous favez bien qu'il est à Paris , pour les empentes (*).

LE GARDE DES SCEAUX.

Allez retrouver vos filles ; & sur-tout ne retenez pas votre mère à souper : elle me gêne.

Mde DE LAMOIGNON.

Eh , quoi ! vous êtes tranquille ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Qu'ai-je donc à craindre ?... Madame ! Madame ! laissez-moi faire: encore quelques mois, & vous verrez les Parlements anéantis & la France entière à mes pieds. (**)

(*) De son mariage avec M^{me} de Courbeton.

(**) C'est au mois de Mai , quinze jours après le rétablissement de la Cour Plénière , que M. de Lamoignon a tenu ce langage , & non pas le 14 Septembre . Pour éviter toute méprise , on en prévient le lecteur .

S C È N E I I I.

LE GARDE DES SCEAUX,
Madame DE LAMOIGNON,
UN VALET-DE-CHAMBRE.

LE VALET-DE-CHAMBRE *annonce.*

MONSEIGNEUR : M. le Chancelier ?....

Mde DE LAMOIGNON.

Le Chancelier !

LE GARDE DES SCEAUX.

Comment ?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Oui, Monseigneur : M. de Maupeou.

LE GARDE DES SCEAUX.

Impossible !

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Il descend de voiture. Oh ! c'est lui-même , j'ai
cru qu'il allait m'embrasser.

Mde DE LAMOIGNON.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Voilà un impudent coquin !

Mde DE LAMOIGNON.

Vous lui avez écrit ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Non, parbleu ! j'ai voulu seulement connaître son opinion sur un objet qui m'intéresse : mais, c'est une lettre, ce n'est pas lui que j'attendais... Le voici. Rentrez-donc, Madame. — (*Mde de Lamoignon sort.*)

SCÈNE IV.

LE CHANCELLIER, LE GARDE
DES SCEAUX.

LE CHANCELLIER.

EH ! bon jour, cousin ! cette visite vaut bien celle de Bâville ; elle est sincère au moins (*) : nous voilà

(*) Ce passage a singulièrement embarrassé les Commentateurs : ils l'expliquent cependant d'une manière assez vraisemblable. — Maupeou, alors Premier Président du Parlement, avait, par ses intrigues habituelles, jeté la discorde entre les deux beaux-frères (les Présidents de Lamoignon & de Gourgues). Ces deux Magistrats se virent, s'expliquèrent, & reconurent qu'ils étaient les dupes & les victimes de la fourberie du Premier Président. Ils se rendent à l'instant chez lui, & l'accablent de toutes les injures qu'il méritait. Maupeou voulait cacher, au moins au public, cette honteuse querelle. Que fait-il ? Il choisit un jour que le Président de Lamoignon était à Bâville avec une nom-

Héroï-Tragi-Comédie. 45

réconciliés. Bon cousin ! homme charmant ! Que je t'embrasse quatre fois. Je te dois une réponse & des remerciements. Tu m'as fait demander la démission de ma charge : est-ce le tiare qui te plaît ? Est-ce l'hôtel de la place Vendôme que tu desires ? Mais avant de parler d'affaires, permets, oh ! permets que je t'exprime toute la reconnoissance dont je suis pénétré.

LE GARDE DES SCEAUX.

Vous m'étonnez. Qu'ai-je donc fait pour vous ?

LE CHANCELLIER.

Tu m'as fait le plus grand bien qu'on pût me faire : un bien que je n'espérais plus. Tu es mon bienfaiteur, mon ange tutélaire. Lamoignon ! je t'ai persécuté. Lorsque dans ce cabinet, dans ce fauteuil même, je méditais les projets destructeurs du Parlement, dont j'avais juré la perte, tu étais mon plus redoutable ennemi, le seul peut-être avec lequel je désespérasse de composer, le seul qu'il me parût impossible de réduire. Tu as vu comment je m'ex-

breuse compagnie. Il y va, sans être invité, sans être attendu, Lamoignon, interdit de cette insolence, le reçoit sur le perron du château, & lui dit tout bas : *Malheureux ! que viens-tu faire ici ? Si je ne respectais ton rang, je te ferais donner cent coups de bâton.* Le Premier Président sourit, ne répond pas, entre, reçoit les politesses qu'on est forcé de lui faire, reste deux jours à Bâville, & s'en retourne satisfait de s'être montré publiquement l'ami de celui qu'il avait grièvement offensé,

pliquais sur ton compte, dans ma correspondance intime avec l'ami Sorhouet. Pour mon cousin presque germain, disais-je, je n'en viendrais pas à bout, même avec du canon. Son caractère est à peu-près aussi flexible & aussi maniable qu'une gueuse de fer de cinq à six milliers pesant. Tu ne m'as pas trompé, rien n'a pu t'ébranler ; & ton courage t'a porté contre moi aux plus grands efforts, jusqu'à.... te faire Auteur, toi, qui ne sais pas écrire un billet. N'es-tu pas l'Auteur du plus piquant Libelle, qui, à cette époque, fut imprimé contre moi; du *Struensee*, dont tu ne fis corriger que le style & l'orthographe ? Aussi, fripon, je ne t'ai pas ménagé. Tu te souviens de Thisy (*), de ces montagnes couvertes de neige, & des paniers dans lesquels tu fis porter tes enfants encore au berceau. Cette époque devait être, entre nous, le traité d'une haine éternelle. Quel prodige en a si promptement effacé le souvenir ? Comment ton ame intraitable s'est-elle pliée à toutes les bassesses de la servitude ? Comment, le premier défenseur de la liberté publique, est-il devenu le premier artisan de la tyrannie ? Quel génie propice a mis dans ton cœur la rage dont j'étais animé ? Qui m'aurait dit, qu'un jour, tu adopterais mes principes, mes sentiments, mes projets ? que je recevrais de toi, mon plus grand plaisir, ma plus douce consolation ?

(*) Repaire le plus effrayant des montagnes du Forets, où le grand Lamoignon fut exilé au mois de Janvier 1772.

Héroï-Tragi-Comédie. 47

LE GARDE DES SCEAUX.

Le diable m'emporte , si je vous entendis ! Quelle consolation !.... quel plaisir !....

LE CHANCELIER.

Ah , bijou ! vous ne voulez pas m'entendre. J'étais sans contredit , l'homme de France le plus abhorré. Mon nom semblait le signal de toutes les malédictions. Qui voulait dire un monstre , disait un Maupeou. Je traînais mes derniers jours dans l'ignomnie , au milieu de ma famille proscrite. Eh bien ! graces vous soient rendues ; je ne suis plus que le second objet de l'exécration publique ; je n'ai plus que la seconde place sur les tables de proscription : mon nom même s'obscurcit & s'efface à côté du vôtre , & mes descendants pourront échapper à la postérité , qui s'acharnera sur vos derniers neveux.

LE GARDE DES SCEAUX.

Ah ! mon cher cousin , cette illusion vous plaît ; mais elle vous trompe : mes projets sont différents des vôtres , & votre conduite ne ressemblait guère à la mienne.

LE CHANCELIER.

Mon Dieu ! j'en conviens ; & cette différence est une preuve de ce que je dis. Jaloux de la même gloire , nous n'avons fait , pour l'acquérir , ni les mêmes efforts , ni les mêmes progrès. Mon moyen principal fut l'intrigue ; ton unique moyen est l'effronterie : aussi , c'est en rampant que je me suis

48 La Cour Plénière ,

glissé jusqu'au degré que j'occupe encore ; tandis que d'un vol intrépide & léger , tu planes sur ma tête , pour te fixer au premier degré.

LE G A R D E D E S S C E A U X .

Je le vois : vous me faites l'honneur d'attribuer à ma volonté seule , ce qui n'est qu'une suite nécessaire des événements.

LE C H A N C E L I E R .

Non : tu viens de développer un courage , une audace , dont j'ai toujours été bien éloigné. Soyons de bonne foi : *Le Parlement avait tort en 1772 ; il a raison aujourd'hui.* J'avais l'air de le punir en le persécutant ; ma vengeance se couvrait d'un voile légitime ; je l'accusais , avec quelque raison , d'avoir usurpé , depuis cent-cinquante ans , au moins , le droit d'enregistrement des Impôts ; c'est-à-dire , le droit d'imposer la Nation sans son consentement. J'appelais cette usurpation une tyrannie cruelle : j'annonçais l'intention de rendre ce droit aux Etats-Généraux , qui , seuls , pouvaient l'exercer. C'est ainsi , qu'opresseur de la Magistrature , je me montrais libérateur de mon pays : c'est ainsi , qu'entraîné par le sentiment seul de mes haines particulières , je ne paraissais céder qu'au bonheur de *ma chère Patrie* , dont j'étais amoureux fou. Aujourd'hui , c'est tout le contraire. Tu punis le Parlement de s'être rendu justice ; d'avoir fait le sacrifice généreux de sa plus belle prérogative ; d'avoir renoncé au droit qu'il avait usurpé , & d'avoir rendu à la Nation son unique privilége , le dernier signe de la liberté. Tu le détruis

enfin ,

enfin, parce qu'il s'est mis dans l'impuissance d'enregistrer les Impôts; parce qu'il a posé avec fermeté, les nouveaux fondements de la liberté française. Tu donnes à une querelle particulière une influence générale: tu associes l'intérêt du Peuple à celui des Parlements: c'est le coup même que tu frappes sur les Magistrats, qui appelle tous les citoyens à leur défense. Je faisais mine de délivrer la France de ses tyrans: tu affectes de la priver de ses protecteurs. N'est-ce pas là le courage intrépide, dont, peut-être, le seul Lamoignon était capable?

LE GARDE DES SCEAUX.

Je remarque, mon cousin, quelques erreurs dans vos louanges, & ma modestie ne peut les dissimuler. Il n'est pas vrai que je détruis les Parlements, & sur-tout le Parlement de Paris. Il réside, vous le savez comme moi, dans la Grand'Chambre seule, & je conserve la Grand'Chambre: je l'élève même aux honneurs de la *Cour Plénier*. En le privant des enregistrements, je ne lui ôte rien: il s'en est privé lui-même. Mes grands Bailliages restreignent sa compétence; & c'est encore sa faute. Quelle folie d'abdiquer ces Enregistrements! *Inde mali labes*. Tant qu'il a servi à pressurer le peuple, on a respecté l'étendue de son ressort. Lorsqu'il n'a plus été bon à rien, on s'est avisé qu'il était cruel de faire plaider, pour le plus mince objet, le pauvre habitant de l'Angoumois, du Lyonnais, du Poitou, à plus de cent lieues de sa résidence. D'ailleurs, en diminuant sa compétence, je ne touche point à son ressort.

LE CHANCELLIER.

Mon cher cœur , cette ruse est bonne pour les petits enfants , puisque tu places un grand Bailliage à la porte même du Palais. Certes , ce n'est pas l'éloignement des lieux qui va priver le Parlement , du plus grand nombre des affaires de la capitale. Et de quoi sera-t-il occupé , si Paris lui-même ne fournit pas , dans l'année , cinquante Procès au-dessus de 20,000 liv. ? Qu'importe son ressort , s'il perd ses fonctions ? Tiens , mon ami , n'échappe pas à mes éloges. Tout augmente mon admiration pour toi. Si ton courage héroïque te permet quelques ruses , elles sont si hardies , ou si grossières , qu'il faut être effronté pour ruser ainsi. Par exemple : me serais-je jamais avisé de falsifier des Arrêtés pour les présenter au Roi ? d'appliquer à sa Personne sacrée , les expressions un peu roides que le Parlement se permettrait contre toi seul & contre le Principal ? Ne crains-tu pas , si le Roi découvre cet innocent stratagème , qu'il ne tire à l'instant d'Eprémesnil des Isles Sainte-Marguerite , pour te mettre à sa place ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Point du tout : j'ai présenté l'Arrêté comme je l'ai reçu : c'est une faute du copiste.

LE CHANCELLIER.

Eh oui ! je l'avais deviné. Par exemple : à quels oissons crois-tu persuader que ta *Cour Plénière* est un rétablissement de l'ancienne , avec tes Maréchaux.

de France , tes Officiers de la Chambre , tes Capitaines des Gardes , & tes Conseillers d'Etat?

LE GARDE DES SCEAUX.

Oh! pour la *Cour Plénière*, entre nous, c'est le chef-d'œuvre du Principal : je ne me suis mêlé que des détails.

LE CHANCELIER.

Justement : c'est par les détails que l'invention est infernale. L'idée est assez bonne , & elle n'est pas de toi. Est-ce encore le Principal qui a eu l'effronterie d'annoncer , en supprimant les Enquêtes de tous les Parlements , & les Tribunaux d'exception , que les supprimés seraient remboursés dans trois mois , & que les fonds étaient prêts ? La gasconnaise est-elle courageuse ? Annoncer cinquante ou soixante millions d'espèces entassées dans les coffres du Roi , n'est-ce pas ranger des sentinelles de paille sur les remparts écroulés d'une ville déserte ?

LE GARDE DES SCEAUX.

En vérité, vous outrez les compliments. Ne vous est-il jamais arrivé de promettre ce qu'il vous était impossible de donner ? Il eût été bien plus courageux de supprimer , en déclarant que la finance de tous les Offices avait été employée aux besoins de l'Etat ; & que ce sacrifice , la perte de ses fonds , étaient pour chaque Titulaire , la contribution légitime que tout citoyen doit aux nécessités publiques. Eh bien ! je n'ai pas eu ce courage.

Tu l'auras, mon bijou ! Si dans trois mois il faut que tu rembourses, comment païeras-tu ? en contrats, en papier, en feuilles de chêne ? Ne pas payer ; c'est, je pense, déclarer assez franchement qu'on ne doit rien. Vraiment, je suis en extase devant ton génie. Je n'étais auprès de toi qu'un finassier ; l'Abbé Terray n'était qu'un étourdi. Le drôle n'avait qu'un courage de Pandour ; il coupait une bourse, & disait tout haut : *La voilà*. Toi, tu les vuides avec le geste fait pour les remplir. J'admirer enfin mon maître jusques dans les choses où je pouvais ne trouver que mon écolier. Par exemple : avec quelle forfanterie fais-tu publier dans la *Gazette*, que ta Cour Plénieré a tenu, le 9 Mai, sa première séance ; lorsque toute la France fait très-bien que cette séance a été plutôt son *enterrement* que son *baptême* ? Quelle audace d'imprimer dans tous les Journaux, que tels & tels Bailliages ont enregistré avec joie & reconnaissance, tandis que les protestations de ces Bailliages sont dans toutes les poches, & qu'ils décrètent les Auteurs des Journaux comme des faussaires ! J'ai bien fait quelque chose d'approchant ; mais ce qui était au-dessus de mes forces, c'est le discours que tu as mis dans la bouche du Roi à cette première séance de ta *Cour Plénieré*. Oh ! ceci est un excès d'héroïsme !.... Le jour même de ton Lit-de-Justice, tous les Membres de la Grand'-Chambre, par une acte commun, par des actes particuliers, déclarent qu'il leur est impossible d'exé-

cuter tes Edits, & sur-tout de prendre place dans ta Cour Plénierie ; & le lendemain, tu leur fais dire, par le Roi, qu'il compte toujours sur leur zèle & sur leurs services. Quel jeu impudent & vil ! Auras-tu caché au Roi leur refus, si énergiquement exprimé ? La chose est possible. On fait l'aventure du Docteur Maloët chez Madame Adélaïde (*) : &, quand tu songes à cette scapinade, tu n'es pas saisi d'un tremblement universel ! tu ne crains pas que le Roi détrompé, ne punisse avec éclat, le téméraire qui se joue aussi librement de la dignité de sa Personne, & de la Majesté de son Trône !

LE GARDE DES SCEAUX.

Non : j'attends la récompense de mes bonnes intentions, & je l'attends du Roi, moins encore que du Parlement lui-même. Ce que vous exaltez comme un trait de courage, n'est qu'un acte de bonté & de prudence ; & ce chapitre de mon histoire est, sans contredit, le plus digne d'éloges. Au moment même de la publication des Edits, la voix de d'Eprémesnil retentissait aux oreilles de ses confrères ; un reste

(*) Le jour où les Edits furent présentés au Châtelet, la Reine vint chez Madame Adélaïde, lui annoncer, avec l'air d'une véritable satisfaction, que le Châtelet avait accepté, & que la paix publique ne ferait point troublée. La Reine sortie, le Médecin Maloët, présent à cette entrevue, & qui, par respect, avait gardé le silence, tire de sa poche l'Arrêté du Châtelet, & le présente à Madame Adélaïde. Cette vertueuse Princesse lit & s'écrie : Ah ! mon Dieu, comme on les trompe !

d'effervescence les égarait , & je m'attendais à leurs protestations. Mais, Dieu merci, j'étais incapable d'en abuser. Les prendre au mot , c'était les perdre : j'ai fait semblant de ne rien entendre. Le Roi a parlé comme s'ils n'eussent pas protesté. Le temps s'écoule; les réflexions viennent; & je laisse au moins à mes étourdis , la faculté de rentrer dans le bon chemin , tout doucement , sans bruit , & comme si jamais ils ne s'en fussent écartés.

LE CHANCELIER.

Et tu crois qu'ils reviendront ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Je suis sûr de les installer , avant le mois d'Octobre , aux premières places de la *Cour Plénière*.

LE CHANCELIER.

Avant le mois d'Octobre!... Et tu es sûr , très-sûr , miraculeux cousin , qu'avant le mois d'Octobre aucun obstacle ne culbutera tes grands projets ? qu'avant le mois d'Octobre les Parlements viendront humblement mendier des places dans ta Cour Plénière?... & , ils t'ont promis , qu'avant le mois d'Octobre ...

LE GARDE DES SCEAUX.

Non : je n'en ai pas vu un seul , pas même Ministères.

LE CHANCELIER.

Eh bien! voilà cette confiance dont je suis émerveillé : voilà ce courage que je ne conçois pas , &

qui me fait tomber à tes pieds. Quelques poltrons ; quelques femmes te reprocheraient peut-être de n'avoir pris aucunes précautions. Moi-même, je n'ai jamais levé le pied, sans savoir où j'allais le poser. En t'envoyant à Thisy, j'étais sûr du Conseiller d'Etat, qui, sur-le-champ, allait s'asseoir à ta place. Avant d'exiler la Justice, j'avais fabriqué le fantôme qui devait prendre ses habits, & jouer son rôle : mais, toi, tu te moques de ces niaiseries ; tu marches comme un géant, sur les montagnes & les abymes : tu vois l'impossibilité de trouver de nouveaux masques, & tu tranches le nœud. D'un coup de baguette, tu suspends la Justice dans tout le Royaume, pour la faire aller plus vite. Toutes les sources du commerce vont tarir ensemble : cela vaut-il la peine d'y songer ! Les grands chemins seront couverts de voleurs, & les villes pleines d'assassins : bagatelle ! Les revenus de l'Etat seront par-tout arrêtés : qu'importe ? la *Cour Plénier* réparera tout.

LE GARDE DES SCEAUX.

Ma foi, j'en ai la certitude !

LE CHANCELLIER.

Et tu ne veux pas que je sois dans l'enchantement ! Et tu ne veux pas que je presse sur mon sein, celui qui s'immortalise par de si grandes choses ! Mais ce qui me pénètre davantage, ce qui m'arrache des larmes de tendresse & de joie ; c'est une preuve de ta magnanimité, bien plus étonnante que toutes les

La Cour Plénière,

autres ; c'est de voir que le Lamoignon de 1771 , ne fasse point rougir le Lamoignon d'aujourd'hui. Morbleu ! Cousin , il faut une ame de fer & un front d'airain pour résister à tous les quolibets que fait naître cette généreuse infamie.

LE GARDE DES SCEAUX.

Ils m'amusent. La lettre du Bailliage de Villefranche m'a paru plaisante , & l'Arrêté de Rouen m'a fait pitié. (*)

LE CHANCELIER.

Cependant , on t'accuse d'enchaîner un Pamphlet bien piquant : c'est ton histoire ; elle est toute imprimée. Est-il vrai que quinze-cents exemplaires ont été arrêtés par tes ordres , à la barrière Mont-Martre ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Oh ! là - dessus , je suis inflexible : les gredins n'auront pas manqué de gloser sur mon origine , sur ma Noblesse , sur mon fils qui est Chevalier de Malthe.

(*) *Pitié!* ... Mgr le Garde des Sceaux fait ici un petit mensonge : on peut consulter là - dessus son bon ami le Marquis d'Harcourt. Quel empressement , quel zèle M. le Marquis n'a-t-il pas mis à découvrir le lieu où s'étoit assemblé le Parlement ! Que d'ardeur , que de fatigues , pour découvrir encore l'Imprimeur de cet Arrêté *pitoyable* ! En vérité , la conduite de M. le Marquis est au - dessus de tout éloge ; aussi doit - on lui décerner une couronne civique ; & MM. les Libraires & Imprimeurs de Rouen , ont déjà souscrit pour cette œuvre méritoire.

Héroï-Tragi-Comédie. 57

LE CHANCELIER.

Je suis bien aise de voir que vous sentiez cela.
Méchant ! Et, qui donc avait fourni à l'Auteur de
la Correspondance, ce Vincent Maupeou, Notaire
à Paris, en 1547 ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Ma foi ! je n'en fais rien.

LE CHANCELIER.

Ah, mon bijou ! c'est vous.... Et qui donc avoit
déterré cette vilaine histoire du Maupeou de Privas,
qui assassina son beau-frère, en 1671 ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Eh bien !

LE CHANCELIER.

C'est encore vous, mon bijou.

LE GARDE DES SCEAUX *sourit.*

Vous croyez ?

LE CHANCELIER.

Mais, sois tranquille ; je n'ai pas de rancune. Je
ne leur fournirai pas les Mémoires de ce Lamoi-
gnon, grand-père du premier Président, qui étais
Echevin de Bourges... Et le grand père de l'Echevin ?
Qu'en dis-tu ? Fi donc ! il faut se taire. Le tracassier
Maurepas avait bien besoin d'amuser les loisirs de
son exil à Bourges, par la recherche de tes titres
de Noblesse ! Au surplus, excepté les Bochard &

les Nicolaï, qui nous écrasent sur cet article ; les autres n'ont pas grand'chose à nous reprocher. Les d'Aligre ont plus d'illustration ; les Pelletier sont d'honnêtes gens dont les services ne sont pas signalés. Mais, dis - moi : comment as-tu fait pour faire monter tes enfants dans les carrosses du Roi ? nous savons tous que Chérin avait refusé son certificat.

LE GARDE DES SCEAUX.

Le Roi l'a voulu. Et d'ailleur , on a toujours quelques ressources. Pour faire mon cadet Chevalier de Malthe, vous savez comment son bisaïeul, *Samuel Bernard*, de Juif qu'il était, est devenu Protestant. Une indiscretion me rendrait vraiment la fable de la Cour.

LE CHANCELIER.

Rassure-toi : je me tairai, je t'en donne ma parole. Ne suis-je pas fils d'une Lamoignon ? Si quelque jour tu vois cette généalogie imprimée à côté de celle du Moréri, ne m'accuse pas. Ces détails , au reste , sont connus de tant de monde, qu'il sera difficile de dépister l'indiscret. Fais en sorte au moins que l'Archevêque n'en soit pas instruit.

LE GARDE DES SCEAUX.

Au contraire : si cette rapsodie paraîsoit, je voudrais la mettre sur son compte : le nom de l'auteur suffirait pour discréder l'histoire. Vous ne connaissez donc pas votre Archevêque ? Il est grand sur les genoux de sa vieille Marquise. Ridicule & léger comme un pantin, le petit homme fait le

Héroï-Tragi-Comédie. 59

Richelieu : sa marotte est d'avoir du génie. Il veut mettre des idées & des idées nouvelles à la place des anciennes opinions ; & posséder , seul , toute la raison des siècles qui l'ont précédé. Je le crains , comme je l'estime ; & je n'attends qu'une bonne occasion pour lui mettre le pied sur la gorge : elle ne peut pas tarder. Qu'il trébuche seulement , il est étouffé. Ses réformes l'ont environné d'ennemis. Ce n'est pas son Corps qui le soutiendra : son Corps le méprise & le déteste depuis long-temps. Prêtre sans religion !... sans mœurs !... athée !... libertin !...

LE CHANCELIER.

Libertin !... Parle plus bas. Les femmes-de-chambre de ta femme sont là qui t'écoutent. Mais , j'entends une voiture.

LE GARDE DES SCEAUX *regarde par la fenêtre.*

C'est lui-même. Vous ne voulez pas que je vous présente ?

LE CHANCELIER.

Non parbleu ! Je me retire. Mais qu'au moins je te fasse la réponse que je t'ai promise. Tu veux être Chancelier , & ton ambition me plaît. Ne dis-tu pas que ta Cour Plénière a tenu sa première séance le neuf Mai dernier ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Sans doute.

LE CHANCELIER.

Eh bien ! mon ami , le jour même de sa seconde

60 La Cour Plénière,

séance , je te céde ma place : tu peux y compter . (Il fait quelques pas , & revient .) À propos : ne manque pas aussi de faire annoncer , dans la Gazette , cette seconde séance ; je te promets , de mon côté , de ne point passer un seul jour sans me faire lire l'article , VERSAILLES . (Il lui prend les mains .) Adieu , mon aimable Cousin .. Chancelier avant le mois d'Octobre ... C'est convenu . (Il fait quelques pas , & revient encore .) Une clause que j'oubliais ! ... à condition , mon bijou , que tu seras encore garde des Sceaux . (Mystérieusement .) Comment es-tu avec BARENTIN ? ... Quel rôle , au bon homme , dans ta Cour Plénière ? ... Oh ! voici l'Archevêque : je me sauve .

S C È N E V.

LE GARDE DES SEAUX *seul.*

L E traître me perfifle ; mais ses soixante & dix-sept ans me consolent .

S C È N E VI.

LE GARDE DES SCEAUX ,
LE PRINCIPAL MINISTRE ,
ALBERT , L'ABBÉ MAURI ,
TROUPE D'ESCLAVES .

LE PRINCIPAL MINISTRE ,

M ACTE animo , generose Docteur ! Allons , mon ami ; nous voici dans la crise . Rodrigue ! as-tu du cœur ? c'est le moment de le montrer , ou de le fein-

Héroï-Tragi-Comédie. 61

dre. J'ai reçu les nouvelles des Provinces ; la bataille est engagée. Notre pauvre *Cour Plénière* est traitée par-tout comme une vieille catin : elle est devenue le plastron de toute la *Robinaille* du royaume.

LE GARDE DES SCEAUX.

Les insolents ! Traiter ainsi notre poupée, si jolie, si bien fardée !

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Trève aux plaisanteries ; les drôles ne plaisantent pas avec nous. Tout est enregistré : encore, avons-nous bien fait de mettre les plumes au bout des baïonnettes. Mais sommes-nous plus avancés ? Non, ma foi ! Ces Parlements sont treize têtes dans un bonnet ; & malgré la précaution prise de les frapper tous au même instant, pour ne leur pas donner le temps de s'entendre, toutes les Protestations semblent modelées sur celle de Paris : il n'est pas un cuistre de buvette, qui ne soit un d'Eprémesnil. C'est par-tout le même bavardage & la même routine. L'exemple du Châtelet a tourné la tête de tous les Bailliages : Et, à l'exception de quelques vil marauds, qui, comme votre coquin de *Basset de Lyon*, nous ont coûté assez cher, tous les autres se pavaneut en Sénateurs Romains. Et, ne vous flattez pas d'en enrôler davantage. Ils ont imaginé un singulier stratagème pour dérouter nos recruteurs. N'ont-ils pas déclaré infames & traîtres tous ceux qui prendraient notre livrée ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Oui dà ! belle finesse ! Oh ! je suis plus fin qu'eux.

62 La Cour Plénière,

Je leur répondrai par un bel Arrêt du Conseil, dans lequel, en supprimant leurs Arrêtés, je vais mettre nos coquins sous la sauve-garde du Trône & de la Nation, & les déclarer fidèles au Roi, aux Loix & à la Patrie. HONNÈTES GENS, PAR INJONCTION ! Hem ! Que dites-vous de l'idée ? Est-ce là du génie ?... *Et moi aussi, je suis Peintre !*

L'ABBÉ MAURI.

Je crains, Monseigneur, qu'on ne se moque de votre Arrêt du Conseil ; je serais d'avis de parler plutôt à l'opinion publique. Je voudrais que dans un beau discours, revu, corrigé & augmenté par quelques Académiciens, on prouvât méthodiquement, ce qui est facile, que les infames & les traîtres sont ceux qui n'encensent pas le Dieu Brienne & le Dieu Lamoignon.... (*En se prosternant.*) Messieurs, je m'en charge.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Pourvu que le beau discours ne ressemble pas à toutes les plates rapsodies que nous faisons jeter dans les boutiques. Dites donc, M. de Lamoignon ! où ramassez-vous tous vos Ecrivailleurs ? c'est la plus triste, la plus platte canaille !....

LE GARDE DES SCEAUX.

Trop bonne pour ce Public.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ah ! je suis votre serviteur. Il échappe à nos Cicérons, des absurdités qui feraient secouer les oreilles de tous les baudets de la Limagne. Par exemple : c'est se moquer, même des pauvres d'esprit, que de

Héroï-Tragi-Comédie. 63

leur dire, dans votre Avis au Peuple : *Il ne s'agit pas d'impôt ; le Roi a déclaré qu'il n'en avait pas besoin.* Et cette lettre d'un ancien *Mousquetaire*, à son fils le *Conseiller*? Quelle pauvreté! J'ai eu pitié de notre misère sur ce chapitre, & j'ai fait recrue des plus beaux esprits du siècle. Linguet, Rivarol & le bannié Mirabeau ont reçu des arrhes, sans compter le bon Abbé, (*en frappant sur l'épaule de l'Abbé Mauri*), qui ma promis quelques métaphores.

LE GARDE DES SCEAUX.

Oh! l'Abbé est à moi. Depuis qu'il a dit des injures à ma femme, & levé la canne sur mon fils, nous sommes inséparables.

L'ABBÉ MAURI, *en s'inclinant.*

Trop heureux, Monseigneur!... Et Beaumarchais?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Fi! donc! fi!... Ce drôle-là est honni, même à la place Maubert.

LE GARDE DES SCEAUX.

Je n'ai besoin de personne pour mon Arrêt du Conseil, & je vous le livre d'avance, comme un chef-d'œuvre de raison, d'éloquence & de style. (*)

LE PRINCIPAL MINISTRE.

A-la-bonne-heure : mais votre Arrêt du Conseil

(*) C'est l'Arrêt du Conseil du 20 Juin 1788, dans lequel, avec les idées les plus *basses*, & les raisons les plus *plates*, on trouve quelques fautes grossières de syntaxe.

64 La Cour Plénière ,

ne répondra pas à tout. La noblesse s'est assemblée en Bretagne , en Dauphiné , en Provence , en Franche-Comté , en Béarn . Par-tout les esprits fermentent & les têtes s'échauffent. A Rennes , deux mille gentilshommes réunis , menacent , les armes à la main , nos amis ou nos esclaves ; à Grenobles , les Municipalités se sont formées en Etats , & défenses ont été faites aux Receveurs de la Province , de verser dans le Trésor Royal : les Montagnards ont quitté leurs retraites pour venir dévaster l'hôtel du Commandant , & mettre la hache sur sa tête ; les femmes mêmes veillent sur tous les membres du Parlement : à Dijon , les Invalides qui gardent l'Intendance ont été bernés , & notre cher Amelot obligé de se cacher : en Béarn , le Peuple à force les Magistrats de rentrer au Palais & d'exercer leurs fonctions : à Bordeaux , le premier Président a été reçu avec des couronnes & des feux de joie : en Provence , les choses ne vont pas à la sédition ; mais l'unanimité des opinions est effrayante : le Parlement , la Chambre des Comptes , la Sénéchaussée , la Noblesse , le Clergé , les Avocats , le Commerce , & jusques aux Communautés d'artisans , tous les Corps ont juré de désobéir ; & , s'il vous plaît , ce beau ferment roule sur une misérable équivoque. Ces Messieurs se prétendent sujets , non pas du Roi de France , mais du Comte de Provence .

LE GARDE DES SCEAUX.

Ecoutez : ces assemblées , ces réunions sont des
attroupement

Héroï-Tragi-Comédie. 65

attroupements défendus par nos Ordonnances. Voyez Dénisard , au mot *assemblées*. J'ai la Loi toujours présente ; & je m'en trouve bien. Je suis son chef & son défenseur ; c'est à moi de la faire exécuter ; & je fais très-bien , dans une occasion périlleuse , agir de façon que *force demeure à Justice*. Je ne répondrai à ces séditieux , qu'avec du canon. Faites marcher une vingtaine de régiments contre chacune de ces Provinces rebelles. Parbleu ! les Ministres de Louis XIV ont bien fait la guerre à toute l'Europe : nous sommes plus puissants qu'eux ; & nous n'avons que la France à combattre.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui : mais croiriez-vous que les Officiers , les Soldats même , commencent à se rappeler qu'ils sont Français.

LE GARDE DES SCEAUX.

Eh bien ! faites pendre le premier qui refusera de marcher , fût-il Maréchal de France : faites décimer les autres , jusqu'à ce que nous puissions nous composer une jolie armée de Turcs , de Polonais , d'Indiens ; & justement les Ambassadeurs de Tippo-Saïb viennent d'arriver.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

J'adopte & j'admire votre manière de protéger la Loi : mais la force n'exclut pas l'adresse. L'intrigue , Monsieur ! l'intrigue ! Vous ne l'estimez pas assez. Je projete d'envoyer aux Provençaux , le

66 La Cour Plénière,

païsible Caraman , l'olivier dans une main & le cadrucée dans l'autre. Il leur proposera , de ma part , une exception. Si je pouvais détacher ainsi de la querelle commune , toutes ces Provinces mutinées , il nous serait facile (le reste du Royaume bien enchaîné) de les opprimer les unes après les autres. J'expédierai de même le Duc de Guiche aux Béarnais. Je tiens ici les Députés de Bretagne ; & , pour Paris même , j'ai déjà , ne vous déplaise , mon affaire toute arrangée.

LE GARDE DES SCEAUX.

Bon !

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous connaissez Rolland ?...

LE GARDE DES SCEAUX.

Des Requêtes ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui : eh bien ! Rolland m'a fait offrir d'être mon négociateur.

LE GARDE DES SCEAUX.

Peste , l'habile homme ! Sa mémoire est prodigieuse , j'en conviens , & sa science infinie : mais s'il tient la navette , je vous promets une toile si bien mêlée , que le diable le plus fin ne pourra pas en trouver le fil.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous moquez-vous ? Il veut être Prévôt des Mar-

Héroï-Tragi-Comédie. 67

chands , Lieutenant-Civil , Lieutenant de Police. Cet homme songe à tout : je lui ai fait dire que je songerai à lui. Tout cela ne m'inquiète qu'à demi. Voici le danger: La Noblesse de Bretagne , du Dauphiné , de Béarn , a député vers le Roi , & la vérité enfin va se faire entendre : leur répondrez-vous aussi avec du canon ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Vous parlez d'intrigue : c'est ici , Monseigneur , qu'elle sera délicieuse.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

J'ai bien quelques moyens pour empêcher les députations d'arriver jusqu'au Roi : mais ces obstacles ne sont pas insurmontables , & si le Roi , comme il faut le craindre , veut les voir lui-même & leur parler , nous n'aurons plus , pour les faire éconduire , que nos ressources ordinaires , l'artifice & le mensonge.

LE GARDE DES SCEAUX.

Ah! oui , le mensonge ! c'est une jolie chose ! J'avais jadis quelque répugnance pour le mensonge : mais vos leçons m'ont bien formé , & je commence à mentir avec assez d'impudence : n'est-il pas vrai ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je voudrais quelquefois plus de finesse. Vous voyez avec quelle sagacité le Roi nous écoute & nous interroge : Quelle méfiance de tous les moyens qui s'écartent de sa bonté naturelle ! Quelle sollicitude

sur le bonheur de son Peuple! Aussi , malgré tous les pièges dont nous avons environné sa justice & sa sagesse ; quelle résistance n'a-t-il pas faite avant d'adopter nos projets ? & peut-être résisterait-il encore , sans l'adresse merveilleuse avec laquelle je l'ai persuadé enfin , que nos projets allaient fonder le repos , l'aisance & la félicité de la classe la plus pauvre & la plus intéressante de ses sujets. Ne sortons pas delà : étudiez votre leçon sur ce texte. Vous sentez comment il faut démontrer maintenant qu'on indispose le riche, alors qu'on veut soulager le pauvre , & que cette réclamation de la Noblesse de toutes les Provinces , n'est autre chose qu'une conjuration faite avec les Parlements , avec les grands Propriétaires du Royaume , pour conserver des avantages usurpés au préjudice du Tiers-Etat. En mêlant à cette thèse , quelques mots de révolte , de sédition ; en parlant un peu de son autorité compromise , offensée ; j'espère que le Roi lui-même repoussera les mains perverses qui voudraient déchirer le voile dont nous l'avons enveloppé.

A L B E R T.

Prenez garde au moins , qu'à travers le voile , il ne reconnaîsse la main de son frère , ou celle de sa tante. J'ai avis , Messieurs , que MONSIEUR , que Madame Adélaïde , que le Comte d'Artois surtout , gémissent de nos folies , & qu'ils se disposent à parler.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je ne crains rien : pour faire avorter leurs

vertueuses intentions , j'ai rendu suspect tout ce qui les entoure.

LE GARDE DES SCEAUX.

Et la Reine ? C'est la Reine qu'il faut surveiller.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je répondrais d'elle ; je la tiendrais dans ma main , si le Breteuil était éloigné. Parbleu ! mon Ami , pardons ce faquin-là , si vous ne voulez pas qu'il nous perde. Cette impudence est-elle assez forte , de refuser pour sa petite-fille , les deux-cents mille livres que vous avez sollicitées & reçues pour votre fille ? Quelle insolence ! quel orgueil dans le parallèle ! Et vous ne savez pas tout : vous ne savez pas la *tartuferie* qu'il vient de jouer ces jours passés ? il s'est présenté au Roi , les yeux baissés & le maintien modeste : « SIR E) a-t-il dit) Votre Majesté » daignera se souvenir que j'ai eu le malheur d'élever » dans son Conseil, une opinion contraire aux Edits , » dont elle a ordonné l'exécution : cette exécution » forcée , me place dans une situation insupportable » vis-à-vis des Provinces pour lesquelles j'ai la signature en commandement. Je supplie Votre Majesté , » de me délivrer de ce fardeau , en acceptant ma » démission. »

LE GARDE DES SCEAUX.

Et le Roi ne l'a pas chassé sur-le-champ ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Non : je ne sais quel démon l'inspirait en ce mo-

70 La Cour Plénière ;

ment. C'est même avec bonté qu'il lui a répondu : — *Je refuse votre démission ; je la refuse , par la raison même alléguée pour l'obtenir. Restez , vous contre-direz au moins.* — Voilà , sans doute , une permission bien expresse de tout dire & de tout faire contre nous : en sentez-vous les conséquences ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Comment diable ! le danger est plus pressant que vous ne le disiez. Il faut l'écraser ; Et ne vous avisez pas d'être délicat sur les moyens. La besogne va mal : profitons du mauvais succès pour le perdre ; qu'il soit dénoncé par tous nos espions , & dans toutes les sociétés , comme le plus grand obstacle à notre entreprise. Oh ! je vais donner mes ordres à le Noir (*)... On l'accusera d'encourager sourdement les querelles , d'échauffer leur fol espoir , & d'enhardir leur résistance : que cette délation parvienne jusqu'au Roi , par des voies indirectes , mais sûres : ayons des témoins apostés , qui attestent avoir entendu ce qu'il n'aura pas dit. (*Il se tourne du côté de l'Abbé Mauri.*) S'il faut même montrer au Roi , des lettres signées de lui...

L' A B B É M A U R I , *avec empressement*
Des lettres supposées! Je m'en charge encore ,
Monseigneur.

(*) Le Noir , honnête homme , puisqu'il l'est par Arrêt du Conseil ; très-savant , puisqu'il est Bibliothécaire du Roi ; très-vertueux , puisque Suard & Beaumarchais l'affirment. Voyez , sur cet honnête homme , ce vertueux citoyen & ce savant personnage , les Notes ou Observations qui se trouvent à la fin de cette Comédie . V. Sup. aux Notes , p. 222.

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ;
BLONDEL, portant à la main, des
Expéditions & des lettres.

LE GARDE DES SCEAUX, à *Blondel*
qui entre.

Q U'EST-CE ?

BLONDEL.

J'apporte à Monseigneur, des lettres à signer, &
des lettres à lire.

LE GARDE DES SCEAUX.

Ne vous ai-je pas défendu d'entrer lorsque je con-
fiais sur les affaires d'Etat, dans lesquelles dont
vous êtes si gauche, si inerte.

BLONDEL.

Je demande pardon à Monseigneur. J'ai pensé que
quelques lettres étaient pressées. Celle - ci est de
Dijon.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ha ! ha ! du bon homme Courbeton ? Il faut la
lire.

LE GARDE DES SCEAUX.

Allons, puisque vous permettez ; (à *Blondel*)
venez avec moi.

(*Le Gare des Sceaux sort avec Blondel.*)

SCÈNE VIII.

LE PRINCIPAL MINISTRE, ALBERT,
L'ABBÉ MAURI.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

M. DE LAMOIGNON est un homme rare, il faut l'avouer. Une fermeté que rien n'ébranle, un courage que rien n'étonne, une insensibilité que rien n'émeut; tout ce qu'il faut pour les grandes choses. Le dirai-je cependant? J'ai quelquefois la folie de penser qu'il gâte son ouvrage.

ALBERT.

On est forcé de convenir qu'il n'épargne rien pour le succès. N'est-il pas vrai, M. l'Abbé?

L'ABBÉ MAURI.

C'est une justice qu'il faut lui rendre. Son repos, ses amis, son honneur; il a tout sacrifié.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Eh, mon Dieu, Messieurs! j'en suis d'accord; mais pensons tout haut: nous sommes seuls, & je vous jure le secret. N'êtes-vous pas d'avis qu'un autre, à sa place, aurait trouvé moins d'obstacles?

L'ABBÉ MAURI.

Puisque Monseigneur nous permet la sincérité, nous lui dirons ce dont nous sommes convenus souvent, Monsieur & moi: « A juger les choses sous un
» certain

» certain rapport, on peut croire que M. de Lamoignon était moins propre qu'un autre, aux choses » qu'il veut exécuter. »

A L B E R T.

Ceci doit être expliqué. M. de Lamoignon, quand on l'a fait Garde des Sceaux, était, dans son Parlement, détesté de plusieurs, & redouté de tous. D'après cela, on devait naturellement s'attendre que tout ce qui viendrait de lui, ferait opiniâtrement repoussé, & que la haine de sa personne ne favoriserait pas les œuvres de son génie.

L' A B B É M A U R I.

Et depuis, cette haine se propage : elle a gagné les grands Seigneurs. Avec quel éclat scandaleux le Duc de Montmorency ne l'a-t-il pas fait excepter de tous les convives, à la noce de la petite Matignon ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oh ! ceci est une insolence du Breteuil. Mais, savez-vous que son fils, que Lamoignon ne joint pas son Régiment, parce que les Officiers l'ont très-clairement engagé à rester chez lui ? Mais savez-vous que M. de Malesherbes, gémissant sur son nom déshonoré, voulait se retirer du Conseil, & qu'il reste, non pas pour protéger son cousin qu'il méprise ; mais parce que j'ai encore eu le bon esprit d'empêcher sa désertion ? Il a reçu de la bouche même du Roi, l'assurance flatteuse qu'on avait encore be-

soin de lui , pour quelques mois seulement. Mais , voyez-vous avec quel acharnement , & quelle affection ce Garde des Sceaux est personnellement attaqué , dans les Arrêtés , dans les Protestations , dans les Pamphlets , dans tous les Ecrits clandestins ? Sa conduite en 1771 , en est le prétexte assez légitime : tandis qu'on conserve encore pour moi des égards , & qu'on se contente de me montrer du doigt. Je prévois de tout ceci , que la victime , s'il en faut une , est déjà désignée , & que le pauvre Lamoignon entraînera dans sa chute , tous ceux qui seront à côté de lui.

ALBERT.

Monseigneur a toujours une prévoyance admirable.

L'ABBÉ MAURI.

Monseigneur a grande raison : il faut être prudent.

ALBERT.

Oui , il ne faut pas se livrer sans réserve.

L'ABBÉ MAURI.

On peut se tenir avec lui , à telle distance , qu'on partage , non pas le danger , mais le spectacle de sa chute.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Il faudra même se garder de tendre la main pour le soutenir. Tenez , Messieurs , laissons-le aller ; il va fort bien. Il suffit pour s'en débarrasser , de l'abandonner à lui-même. Son caractère impétueux

& violent le jettera dans des excès, qui, seul's, nécessiteront sa perte. Vous êtes ses conseils & ses amis : songez seulement à ne pas ralentir sa course ; & même, s'il avait envie de prendre haleine, ferait-il un si grand mal de l'aiguillonner un peu ?

L' A B B É M A U R I.

Monseigneur, nous promet-il de ne pas nous oublier ?

LE PRINCIPAL MINISTRE, *d'un ton caressant.*

En doutez-vous, mon cher Abbé ?

S C È N E I X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
LE GARDE DES SCEAUX, *une lettre à la main.*

LE GARDE DES SCEAUX.

La rage m'étouffe ! Est-ce à moi ; est-ce à Lamignon qu'on ose faire injure ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Qu'est-ce donc ?

LE GARDE DES SCEAUX, *lui donnant la lettre.*

Lisez, Monseigneur, & voyez s'il est un Dieu qui puisse retenir ma vengeance.

LE PRINCIPAL MINISTRE, *après
avoir lu.*

Le mariage rompu ! la perte n'est pas grande, sans doute : mais l'insulte est bien impudente, & le procédé bien mal-honnête. Est-il devenu fou, ce misérable Courbeton ? Songe-t-il aux sots propos de la Cour, de la Ville ? Songe-t-il aux moyens qu'un MINISTRE DU ROI peut employer contre de pareilles avanies ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Et la lettre ne dit pas tout : elle ne dit pas que toute la ville de Dijon s'est portée en foule aux genoux de la petite bégueule ; que toutes les Communautés, depuis l'Hôtel-de-Ville, jusqu'aux Savetiers, ont été, en appareil, lui offrir des couronnes & des bouquets ; qu'on a jeté des fleurs sur son passage.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je conçois cela ; j'approuve votre ressentiment.

LE GARDE DES SCEAUX.

Je penchais vers la modération ; vous l'avez vu. Soyez donc modéré avec de tels impudents ! Que feront-ils au Roi, s'ils traitent ainsi ses Ministres ? J'en suis fâché, Monseigneur ; mais la révolte se décide avec trop d'audace, & la violence seule peut la réprimer.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je commence à le croire.

Héroï-Tragi-Comédie. 77

A L B E R T.

La douceur n'est souvent qu'une faiblesse dangereuse.

L' A B B É M A U R I.

La violence a quelques abus ; mais elle est souvent nécessaire.

LE GARDE DES SCEAUX.

Indispensable, Monsieur. Allons : que la Bretagne, le Dauphiné, le Béarn, la Bourgogne, la Provence ; que toutes ces Provinces révoltées, soient à l'instant inondées de soldats. Ah ! ... Scélérats ! vous ne voulez pas de mon fils ! ... Que leurs députés, s'ils arrivent, soient saisis & emprisonnés ! portons le fer & le feu aux quatre coins du Royaume ! que tous les fléaux ensemble ravagent cette terre funeste ! que le frère égorgne son frère ! que le père s'abreuve du sang de son fils ! que les enfants soient écrasés sur le sein de leurs mères ! que la famine dévore ce qui pourra échapper au carnage ! Faisons de la France un vaste tombeau ; & quand nous serons seuls, qui nous empêchera de régner ? (*)

L' A B B É M A U R I.

Ainsi soit-il.

FIN DU SECOND ACTE.

N. B. *L'entr'acte est censé durer jusqu'au Dimanche matin, 24 Septembre*

(*) Voyez le Supplément aux Notes, page 118, 2^e Note.

ACTE III.

La Scène est dans l'Antichambre du Roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON DE BRETEUIL; LE CHEVALIER DE GUER, Député de Bretagne; LE COMTE DE VIENNOIS, Député du Dauphiné; LE COMTE DE SABRAN, Député de Provence; LE CHEVALIER DE MESPLESSES, Député du Béarn: MADAME D'ÉPRÉMESNIL & ses deux FILLES.

Pendant cette scène & les suivantes, LE NOIR & ses ESPIONS d'érite, se montrent par intervalles, dans les coulisses & au fond du théâtre: ils se parlent & se répondent par les *signaux du métier*. Un Espion note, sur un énorme rouleau de papier, tout ce qu'il entend & n'entend pas.)

LE CHEVALIER DE GUER.

AINSI DONC, M. le Baron, le Roi daigne écouter les gémissements de son Peuple; & la France saura que vous avez contribué à ce bienfait.

LE BARON DE BRETEUIL.

Je ne suis qu'un soldat; j'ai exécuté les ordres de mon Roi, voilà tout: j'ai rempli ses intentions. Je n'ai point approuvé les moyens choisis pour résister à ses volontés. Il n'existe, à mon avis, qu'une loi supérieure à l'autorité du Roi; c'est le bonheur de

Ton peuple : je ne connais pas les autres. Lorsqu'un Roi est trompé (& les plus grands Rois peuvent l'être), son peuple n'a, pour l'éclairer, d'autre ressource, que la prière constante, importune, opinionnâtre même, si vous voulez; mais la prière seule. Eh! comment donc, Messieurs! En Dauphiné, en Bretagne, on s'attroupe! on s'arme! on menace les porteurs de ses ordres! on insulte ses représentants! on parle hautement de révolte & d'indépendance!.... Messieurs, Messieurs! les choses ont été portées trop loin: &, ce qui m'afflige davantage, c'est qu'on ne connaît pas le Roi au fond de vos Provinces. Avec quelle intrépidité j'ai vu souvent calomnier ses intentions paternelles! Avec quel empressement, dans les circonstances les plus critiques, il sacrifierait tout au repos de ses Sujets; tout, jusqu'à son autorité dont on le croit si jaloux! Non, Messieurs, non; vous ne le connaissez pas.

LE CHEVALIER DE GUER.

Notre conduite, Monsieur le Baron, prouve le contraire: elle prouve au moins que nous avons de ses sentiments justes & bienfaisants, l'idée que vous venez d'en donner. C'est notre confiance extrême dans sa justice & dans sa bienfaisance, qui animait nos efforts à lui résister; certains, qu'en apprenant à quelles mains odieuses il s'était livré, dans quelle erreur nos deux tyrans l'avaient plongé, de quelle barrière ils l avaient entouré pour le rendre inaccessible; (& vous le savez, Monsieur le Baron, puisque vous étiez forcé vous-même de garder le

silence) : certains , dis-je , qu'alors il applaudissait la résistance généreuse qui va raffermir son trône sur les fondements de la loi.....

LE BARON DE BRETEUIL.

J'espère , au moins , qu'il la pardonnera. Vous pouvez , Messieurs , avec cette confiance dont vous parlez , & qui ne sera pas trompée , attendre ici sa réponse... Et il se prépare , dans ce moment-ci , des évènements.....

(*Le Baron de Breteuil entre chez le Roi.*)

S O È N E I I.

Les DÉPUTÉS des différentes Provinces ;
Madame D'ÉPRÉMESNIL & ses deux FILLES.

LE COMTE DE SABRAN.

MALGRÉ l'air empesté de ce séjour , malgré le mensonge & la fourberie qui nous environnent ; un pressentiment heureux m'annonce le plus beau jour de ma vie. Et vous , Madame , (à *Mme d'Eprémesnil*) de quelle gloire il sera couvert , cet époux que vous allez rejoindre !

Madame D'ÉPRÉMESNIL.

Ah ! j'ai besoin de cette consolation. Lorsqu'il me fut enlevé , cette enfant (*elle montre sa fille ainée*) était mourante. Forcée de la suivre à Forges , pour la sauver , je fus privée de la seule consolation qui me restât ; d'aller m'enterrer avec mon

mon époux, ou du moins, d'habiter la ville, le hameau le plus voisin de sa prison. Les eaux & la Providence m'ont rendu ma fille; & nous venons ensemble d'obtenir de la sensibilité du Roi, la faveur de rassembler sur le même rocher, aux confins de la Provence, une famille dont l'union la plus tendre a toujours fait le bonheur.

LE COMTE DE SABRAN.

Quelle figure céleste ! Ces deux Demoiselles, Madame, ont été trop bien partagées. Avec tant d'attrait, être encore les filles de M. d'Eprémesnil !

MADAME D'ÉPRÉMESNIL.

Elles n'ont pas cet avantage. Mon premier mari, M. Thilorier, est leur père : mais M. d'Eprémesnil les a adoptées, elles n'ont rien perdu. (*On voit entrer la suite du principal Ministre.*) Cette foule d'Esclaves nous annonce un Satrape.

LE CHEVALIER DE GUER.

C'est l'Archevêque.

SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ;
LE PRINCIPAL MINISTRE ; Foule
d'Esclaves, parmi lesquels on distingue l'ABBÉ
MORELLET.

LE PRINCIPAL MINISTRE. (*Il s'arrête devant Mde d'Eprémesnil.*)

IL m'est bien dur de vous annoncer, Madame,
que la bonté du Roi ne s'accorde pas avec la né-

L

82 La Cour Plénière ,

cessité des circonstances : la liberté de M. d'Eprémesnil est encore une grâce impossible.

Madame D'ÉPRÉMESNIL.

Je demanderais sa liberté, Monseigneur , s'il avait mérité des fers : je ne demande que la faculté d'aller le joindre ; & c'est au Roi que je me suis adressée.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Au Roi , Madame ! Et pourquoi douter ainsi de mes sentiments ? Lorsque nous avons appris que M. d'Eprémesnil était traité avec une rigueur aussi contraire à nos intentions & à la bonté du Roi , qu'elle était déplacée ; n'a-t-il pas été mis sur-le-champ dans un état de douceur & d'aisance , tel que je pourrais le désirer moi-même ?

Madame D'ÉPRÉMESNIL.

Je fais ce que M. de Breteuil a fait à cet égard , & il ne doute pas de ma reconnaissance.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je n'aurai donc jamais le bonheur de voir qu'on me rende justice ! Et vous , Messieurs , (c'est aux Députés des Provinces que je parle , sans doute) , aurai-je le même reproche à vous faire ? Depuis que vous êtes ici , on peut croire que vous n'avez pas eu besoin de moi .

LE CHEVALIER DE GUER.

La première loi qui nous fut imposée par les Provinces que nous représentons ici , est de ne voir

Héroï-Tragi-Comédie. 83

ni le Garde des Sceaux ; ni vous , Monsieur.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Cette défense n'est pas civile : elle feroit contraire à toutes les règles : permettez-moi d'en douter.

LE CHEVALIER DE GUE R.

N'en doutez pas : cette défense est exprimée dans nos pouvoirs ; voici les miens. Ils sont signés de huit-cents soixante-six Gentilshommes Bretons ; & ce nombre ne comprend que les plus considérables. La Bretagne a , de plus , deux mille cinq-cents Gentilshommes qui n'ont pas signé , & qui signeront demain , si cela peut vous plaire.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je ne l'exige pas , je vous assure.

LE CHEVALIER DE GUE R.

Mes pouvoirs sont illimités (*). Je suis autorisé , si un seul des douze Nobles qui m'accompagnent , pouvait être séduit ou intimidé , par intérêt ou par faiblesse , de le renvoyer chez lui , & d'en choisir un autre. Je suis autorisé à faire avec le Gouver-

(*) Nous avons appris que les nouveaux députés de la Bretagne se plaignent de ce qu'on a fait jouer un trop beau rôle au Chevalier de Guer. Ils assurent que ses pouvoirs n'étaient pas aussi étendus qu'on le suppose dans cette Comédie. -- Voici notre réponse: on n'a pas prétendu donner à M. de Guer une gloire indivisible ; mais il fallait un représentant de la Bretagne , & l'on a cru qu'on ne pouvait point faire parler avec trop d'énergie , le député d'une Province dont la conduite a été aussi noble que soutenue.

nement, tel traité qui me paraîtra convenable, certain que ma décision sera confirmée par la Province.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je veux bien, Monsieur, tolérer une expression dont vous n'avez pas calculé toute la valeur. Des Sujets sont-ils admis à traiter avec leur Roi? Mais à Dieu ne plaise, dans ce moment, qu'une vaine dispute de mots éloigne la paix dont le retour est si facile! Vous venez réclamer la conservation des traités, capitulations & priviléges de la Bretagne : vous, Monsieur, de la Provence : vous, du Béarn ; & vous, du Dauphiné. Le mal est de ne pas s'entendre. Le Roi n'a jamais voulu porter atteinte aux capitulations des Provinces. Il l'a déclaré assez formellement dans son Edit de *Cour Plénière*; & s'il le faut, pour vous tranquilliser, je suis tout prêt à solliciter de Sa Majesté, une Déclaration plus expresse, & dont le sens soit au-dessus de toute ligne interprétation.

LE CHEVALIER DE GUER.

Comment, Monseigneur! vous tenez à cette petite ruse? Lorsque, dans votre Edit de *Cour Plénière*, vous attribuez à ce fantastique Tribunal, le droit de vérifier, *provisoirement*, tous les impôts du Royaume; avez-vous excepté les impôts de la Bretagne? Entendez-vous les excepter? Auriez-vous le courage de le dire? Aurions-nous la sottise de le croire, & la confiance insensée, que vous respecteriez nos priviléges, après avoir affervi le reste de

la France ? Non , Monseigneur , je ne sollicite point ici une Déclaration qui excepte la Bretagne , de la loi générale : le premier vœu de ma Province est de n'arrêter aucun arrangement particulier , que l'arrangement général ne soit consommé .

LE COMTE DE VIENNOIS.

Le Dauphiné a pris la même résolution.

LE CHEVALIER DE MESPLESSES.

Le Béarn pense de même.

LE COMTE DE SABRAN.

Et c'est aussi le vœu de la Provence.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Comment donc , Messieurs ! une confédération !

LE CHEVALIER DE GUER.

Daignez nous entendre , Monseigneur ; notre raison est si simple & si claire , qu'il vous fera , je pense , impossible d'y répondre. La Bretagne (& l'on peut dire la même chose des autres Provinces qui réclament) ; la Bretagne est unie à la France , comme Monarchie : elle n'est point unie à la France comme tout autre Gouvernement. Vous le voyez ; il faut que le sort de la France soit décidé avant de prononcer sur le sort de la Bretagne. Si la France est toujours Monarchie , les Bretons seront toujours Français : si la France cesse d'être Monarchie , la Bretagne cesse d'être à la France.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Voilà ce que vous appelez une raison ! c'est un sophisme enfanté par l'esprit de révolte.

LE CHEVALIER DE GUER.

Ce mot n'est pas réfléchi , Monseigneur. Des révoltés ne vous parleraient pas ainsi ; des révoltés oppoferaient aux actes de violence & de tyrannie , que vous prodiguez avec tant d'indiscrétion , d'autres moyens que les larmes & les supplications. Vous envoyez vingt mille soldats en Bretagne ! avez-vous le projet de la conquérir ou de la dévaster ? Et vous ne savez donc pas de quels efforts nous serions capables , si nous avions recours aux vils artifices qu'on ne rougit pas d'employer contre nous ! Vous ne savez donc pas que le seul mot , *Gabelle* , prononcé dans nos villages , armerait à l'instant quatre-vingt mille paysans , & que vos soldats seraient égorgés dans vingt-quatre heures !

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Que dites-vous là , Monsieur ? Gardez-vous de répéter.

LE CHEVALIER DE GUER.

Manifester ce moyen , c'est y renoncer. Vous n'avez donc pas observé que la Bretagne & la Provence sont nos seules Provinces maritimes ; & qu'en séparant vous - même ces deux Provinces , de la France , vous privez ce grand Empire , de sa seconde force , de l'avantage unique qui réunit dans la main de son Roi , les deux puissances de la mer & de la terre ? Je sais qu'un tel langage peut vous déplaire... Ceux qui ont arraché deux Magistrats du Tribunal le plus saint ; ceux qui ont assiégié les Temples de la Justice comme des villes de guerre ,

peuvent exercer contre moi une violence moins scandaleuse. Vous pouvez me mettre à la Bastille ; mais vous y mettrez aussi les douze gentilshommes qui m'accompagnent , les huit-cents soixante-six qui ont signé mes pouvoirs , & les deux mille cinq-cents qui ne les ont pas signés.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

C'est donc à moi seul que les reproches s'adref-sent ; Et sans compter des circonstances pénibles & des raisons impérieuses qu'on ne veut pas balancer , on s'obstine à ne pas voir que les Loix , leurs Sanctuaires & leurs Ministres ne sont pas sous ma dépendance ; qu'il n'était pas à mon pouvoir d'empêcher un éclat qu'un autre a commandé , & qui , je l'avoue , a dû faire quelque impression fâcheuse.

LE CHEVALIER DE GUER.

Auriez-vous la prétention , Monseigneur , de faire croire à vos sentiments patriotiques ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Pourquoi non , Monsieur ? Je suis le Ministre de la Nation , bien plus que le Ministre du Roi .

LE CHEVALIER DE GUER.

Vous , Monseigneur ! le Ministre de la Nation ! Quel langage ! Y pensez-vous ? Vous a-t-elle choisi ? Où sont ses pouvoirs , & qu'avez-vous fait pour elle ? Vous avez voulu la tromper & l'affervir . -- Malheureuse Nation ! Tu étais autrefois l'exemple & l'arbitre du monde ; aujourd'hui , quand toute l'Europe s'agit pour de grands intérêts , tu perds dans une inaction

88 La Cour Plénière ;

forcée , ton influence politique ! Mise à l'écart par les autres Peuples , comme un Peuple inutile , méprisée par ses ennemis , insultée par ses alliés qu'elle a traîtreusement abandonnés , la France n'est plus occupée , graces à vous , qu'à déchirer ses entrailles , à disperser , de ses propres mains , les déplorables restes de sa richesse engloutie & de sa gloire éclipsée !

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Nous rendrez-vous aussi responsables des évènements qui nous ont précédés ? Dans tous les cas , Monsieur , vous dévez , ce me semble , trop de respect au Roi , pour refuser quelques talents à ceux qu'il a choisis pour gouverner ses Etats .

LE CHEVALIER DE GUER.

Monseigneur , vous savez ce qu'a dit un de vos bons amis : « les grandes places sont des rocs escarpés , que l'Aigle seul & le Reptile peuvent atteindre ». Êtes-vous Aigle ? ..

LE PRINCIPAL MINISTRE , (s'adressant aux autres Députés.)

Messieurs , Messieurs , la parole de M. de Guer est impétueuse. Il n'est guère possible de raisonner avec lui & de s'entendre. Je sais que dans son Réglement sur l'administration de la justice , & même dans la composition de la *Cour Plénière* , M. le Garde des Sceaux a glissé des choses qui peuvent déplaire : je n'en suis pas fâché : on réclame , on se rapproche , on discute , les sacrifices sont réciproques ,

ques , & tout s'arrange. Je ne tarderai pas à me rendre chez le Roi. Insensible à des soupçons injurieux , je ne prétends me venger , qu'en rappellant sur une Nation , que j'idolâtre , des jours de calme & de bonheur.

(*Il sort. Les Esclaves restent au fond du théâtre.*)

S C È N E I V.

LES DÉPUTÉS , Mde D'ÉPRÉMESNIL
& ses deux Filles.

LE CHEVALIER DE GUER.

TON artifice est inutile ! Tu caresses vainement aujourd'hui cette Nation que tu as voulu perdre , & qui va te punir. O , mes amis ! Connaissez cet homme tout entier. Comblé des bienfaits de la Reine , ouvrage de ses augustes mains , élevé par Elle à la plus haute dignité , le traître blasphème la Divinité qui le protège ! N'a-t-il pas fait répandre , par ses vils agents , dans la Capitale & dans nos Provinces , le bruit scandaleux que cette Assemblée de la Nation , seul remède aux maux qui nous accablent , c'est lui qui la desire , qui la provoque de toutes ses forces ; tandis que la Reine , seule , l'éloigne & la rend impossible (*) ? (*En s'adressant à la suite du Principal Ministre.*) Esclaves ! Ne dites-vous pas à tous ceux qui daignent vous entendre , que votre Maître n'a lui-même excité le désordre universel , que pour forcer la convocation des Etats ?

(*) Voyez le Supplément aux Notes , page 118 , Note 2.

90 La Cour Plénière,

LE COMTE DE VIENNOIS.

Taisez-vous : voici l'autre tyran.

LE CHEVALIER DE GUER.

Me taire, devant lui !...

S C È N E V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

LE GARDE DES SCEAUX; LE NOIR chef des Espions; ESCLAVES à la suite du Garde des Sceaux, parmi lesquels on distingue ALBERT, PIÉPAPE, L'ABBÉ MAURI, DAGOULT, LE MARQUIS D'HARCOURT.

LE NOIR, *du fond du Théâtre*: (*il est caché par un paravent, on n'aperçoit que sa tête.*)

MONSEIGNEUR! ... Monseigneur!

LE GARDE DES SCEAUX.

Ha! c'est vous, le Noir? Eh bien! Breteuil?... nos Députés?...

LE NOIR.

Chut! ils sont ici... Nous les tenons, Monseigneur! Mes Aides-de-Camp ont fait merveille; mes *Vedettes* m'ont très-bien servi. Et moi! A la tête de l'armée, j'ai fait l'Alexandre aux Champs de Pharsale. (*)

LE GARDE DES SCEAUX, souriant.

(*A part.*) L'Alexandre des Espions!...

(*) Il y a ici un petit *quiproquo*; mais M. le Noir ne se pique pas de savoir l'histoire, encore moins la topographie.

Héroï-Tragi-Comédie. 91

LE COMTE DE SABRAN.

A qui donc parle le Tyran?

LE CHEVALIER DE GUER, *d'un ton affirmatif.*

A quelqu'homme sans pudeur, car je l'ai vu sourire.

LE GARDE DES SCEAUX, *toujours à l'Noir.*

Et... ils ont jasé?... Quelques propos un peu vifs?..

LE NOIR.

D'Eprémesnil n'aurait pas mieux fait... Tenez, Monsieur, lisez. (*Il lui présente le rouleau de papier sur lequel l'un des Espions avait écrit la conversation des Députés.*)

LE GARDE DES SCEAUX, *parcourant le rouleau avec avidité.*

Mais! rien contre la personne du Roi?... Point de sorties contre la Reine?.. (*Il fait un geste d'humeur.*)

LE C^{er} DEMEPLESSES à Mme D'ÉPRÉMESNIL,
que ce geste semblait avoir effrayée.

Rassurez-vous, Madame!

LE NOIR.

Étourderie de mon Secrétaire, Monsieur! mais j'ai fait laisser des blancs.

LE GARDE DES SCEAUX.

Toujours des précautions charmantes, mon cher le Noir! Va, sois tranquille; je te promets un nouvel Arrêt du Conseil... A propos! Et notre Libelle contre les Parlements?

LE NOIR.

Pas un Imprimeur à Paris, qui ait voulu s'en char-

92 La Cour Plénière ,

ger. Nous comptions sur ceux de Rouen; les impré-
tinentz ne se sont-ils pas avisé de faire les difficiles?
Oursel a maltraité notre Éditeur, (Il montre le Marquis d'Harcourt.) & sans le cher Marquis qui nous a procuré un certain Leboullenger.... ()*

LE MARQUIS.

Monseigneur! c'est l'honnête homme dont je vous ai parlé.

LE GARDE DES SCEAUX.

Ah! oui! au sujet du Procureur *Macaclin* & du dernier Arrêté de Rouen... Vous êtes un homme charmant, Marquis! (*à le Noir.*) Mon cher le Noir... ces gens nous observent: va m'attendre dans mon cabinet...

LE NOIR.

Pour les *Blancs*, Monseigneur! ... (*Il se glisse derrière le paravent, & disparaît.*)

SCÈNE VI.

LE GARDE DES SCEAUX,
LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

LE GARDE DES SCEAUX.

(*Il s'arrête au milieu du théâtre, vis-à-vis Mde d'Eprémesnil.*)

QUELLE est cette femme?

(*) Imprimeur, à Rouen; l'espion privé du Marquis d'Harcourt; celui dont il s'est servi pour épier les démarches du Parlement. (*Voyez la Note, page 56, & le Sup. aux Notes, page 228, Note 3.*)

Héroï-Tragi-Comédie. 93

DAGOULT.

Monseigneur ne connaît pas Mde d'Éprémesnil?

LE GARDE DES SCEAUX.

Comment donc ! Elle a l'audace de présenter ici l'épouse d'un révolté *, d'un homme que l'indulgence du Roi pouvait seule soustraire au dernier supplice ?

Mde D'ÉPRÉMESNIL.

Ah ! Dieux ! Quel langage barbare ! (*à ses filles.*)
Mes enfants ! soutenez votre mère expirante.

LE CHEVALIER DE GUER.

Voyez, avec quel orgueil, le cruel insulte à la faiblesse d'une femme !

LE GARDE DES SCEAUX.

Quelques murmures insolents frappent mon oreille !

LE CHEVALIER DE GUER.

C'est moi.

LE GARDE DES SCEAUX.

Et qui êtes-vous ?

LE CHEVALIER DE GUER.

Je suis l'un de ceux dont la présence doit vous faire trembler. Baissez les yeux devant les Députés des Provinces que vous avez livrées à toutes les horreurs de la guerre & du désespoir.

LE GARDE DES SCEAUX.

Ha ! ha ! Messieurs, c'est vous ! je suis bien-aise

(*) Voyez le Sup, aux Notes, pag. 119, 1^e Note.

de vous voir. Vous êtes donc les Représentants de ces Sujets rebelles, dévoués à la vengeance la plus éclatante ! Vous venez donc apporter vos têtes à l'échafaud, qui les attend !

LE CHEVALIER DE GUER.

Nous sommes à l'abri du Trône, & tu n'es plus à craindre, homme incapable & superbe ! Dans ce moment même, le Roi jette un regard paternel sur la longue histoire de nos malheurs & de tes attentats. Frémis ! la vérité l'éclaire ; & bientôt tu rendras compte à ton Souverain, à ta Patrie assemblée, des larmes & du sang que tu fis répandre. Si les services de tes aïeux, si la pitié du Roi, si toute autre considération te dérobent au châtiment ; au moins tu n'échapperas pas à tes remords, tu vivras seul, avec le souvenir du mal que tu as fait !

LE GARDE DES SCEAUX.

Esclaves ! qu'en le faisisse, & qu'on attende l'ordre du Roi, que j'apporte à l'instant.

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ;
LE COMTE DE MONTMORIN.

LE COMTE DE MONTMORIN
*s'arrêtant tout-à-coup de la chambre du Roi,
& arrêtant M. de Lamoignon qui se disposait à y entrer.*

VOUS entrez chez le Roi, M. de Lamoignon?.... Il m'avait donné ordre de vous mander : mais un

Héroï-Tragi-Comédie. 17

moment ! J'ai d'importantes nouvelles à vous apprendre.... L'Archevêque de Sens....

LE GARDE DES SCEAUX.

L'Archevêque de Sens ! ...

LE COMTE DE MONTMORIN.

Est disgracié. A force d'intrigues (*& vous savez cela mieux que moi, M. de Lamoignon.*) on est parvenu à surmonter les obstacles qui s'opposaient au renvoi du Principal ; & il y a déjà plus d'une heure, qu'on lui a prononcé son arrêt.

LES DÉPUTÉS.

Ciel ! le moment de la vengeance serait-il arrivé ?

LE GARDE DES SCEAUX, avec une joie dissimulée.

Il est disgracié ! ... (*à part.*) Necker ! notre cabale triomphe (*) ! (*haut.*) J'en suis sincèrement affligé ; j'avais pour M. de Sens une estime ! une vénération !.. Et, il est exilé sans doute ?

LE COMTE DE MONTMORIN.

Non, mon cher Garde des Sceaux, non : il ne l'est point. Je m'empresse à mettre votre ame à l'aise. Le Roi est bon ; il en a moins coûté à son cœur de croire que M. de Sens s'était trompé, que de présumer seulement qu'il ait eu l'intention de le tromper. Il renvoie son Ministre, parce qu'il est persuadé que le bien de son Peuple l'exige ; mais il comble de bienfaits M. l'Archevêque... Le Chapeau de Cardinal pour lui... Son neveu nommé Coadjuteur...

(*) Pauvre Lamoignon, comme Fournier t'avoit trompé !
(Pour l'intelligence de ceci, voyez le Supplément aux Notes,
pag. 223, Note 2.)

18 La Cour Plénière ;

LE GARDE DES SCEAUX, *avec dépit.*

Le Chapeau de Cardinal ! Mais, mais, en êtes-vous bien sûr, M. le Comte?.. Comment la Reine?...

LE COMTE DE MONTMORIN.

La Reine fait tout. Elle est prévenue que, par des ménées odieuses, on a tenté de lui ravir l'amour & la vénération des Français ; mais cette généreuse Princesse, à l'exemple de son auguste Epoux, se plaît à se dissimuler l'auteur de cet artifice coupable : & un trait digne d'elle, & seul capable de lui réconcilier le cœur de tous ses sujets, un trait au-dessus de tout éloge ; (jugez-en vous-même, M. le Garde des Sceaux) : Cette Princesse, qui connaît la haine que tout le monde a pour l'Archevêque de Sens, craignant que le peuple, dans le délire où va le plonger le renvoi d'un Ministre qu'il abhorre....,

LE GARDE DES SCEAUX.

Eh bien !

LE COMTE DE MONTMORIN.

Eh bien, M. de Lamoignon ! la Reine, pour sauver M. l'Archevêque, de toutes les avanies que le public prépare à cet Ex - Ministre, a obtenu du Roi, qu'il pût aller à Rome prendre le Chapeau. Pendant son absence, les esprits se calmeront ; & au bout de quelques mois, il reparaitra paisiblement à la Cour, où la pourpre Romaine ne tardera pas à effacer les torts apparents ou effectifs de l'Archevêque de Sens, à moins que....

LE

LE GARDE DES SCEAUX.

(*À part.*) J'enrage. (*Haut.*) M. le Comte, je suis obligé de vous quitter. Le Roi m'attend, sans doute, avec impatience. Mon Discours à lui communiquer; sa Déclaration à revoir; des dispositions à prendre pour le Lit-de-justice de demain (car j'entends qu'il ait lieu *mon* Lit-de-justice); l'Arrêté du Parlement contre lequel je veux le prévenir.... Oh! ils n'en sont pas encore où ils croient... Vous voyez, mon cher Comte, que mes moments sont précieux.... (*À Dagoult.*) Dagoult! veillez sur ces perturbateurs du repos public.... sur ces révoltés; dans l'instant j'apporte les ordres du Roi. (*Au Chevalier de Guer.*) Misérable! je vais t'apprendre à parler avec plus de respect au Chef de la Magistrature. (*Il entre chez le Roi.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE DE MONTMORIN,
LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

Les Personnages en scène varient leurs gestes, leurs mouvements & leurs attitudes, à raison des différentes impressions qu'ils éprouvent.

LE CHEVALIER DE GUER.

HOMME vain!... homme présomptueux! Va, tes menaces n'excitent en moi d'autre sentiment, que celui de la pitié. (*À M. de Montmorin, d'un air pénétré.*) Eh! c'est lui, M. le Comte, dont on assure que

98 La Cour Plénière ,

voulez-êtes le partisan.. l'ami?.. Que vous a donc fait votre malheureux Pays, pour devenir le protecteur d'un homme dont toutes les opérations semblent n'avoir été combinées que pour le détruire. Ah ! M. le Comte!.. M. le Comte!.. j'aurais eu tant de plaisir à vous estimer!... (*)

LE COMTE DE MONTMORIN.

Je l'avoue , M. le Chevalier , & je l'avoue en rougissant : des considérations particulières, d'anciennes habitudes , de la faiblesse peut-être , m'ont engagé à le soutenir sur le bord du précipice. J'ai fait plus : hier encore , sur quelques avis qui m'ont été donnés de sa chute prochaine....

DAGOULT.

(*A part.*) De sa chute prochaine!... (*Il épie avec moins de précaution les Députés.*)

ALBERT, (*à part.*)

De sa chute prochaine!.. Oh ! oh ! il était temps que Berthier délogeât. Mon pauvre Albert!.. tu ne seras pas Lieutenant-Civil.

LE COMTE DE MONTMORIN *continue.*

... Je me suis rendu chez M. le Comte d'Artois, dont le zèle pour le bien public se manifeste chaque jour ,

(*) Et nous aussi... On le voit par le rôle que nous lui faisons jouer , & les regrets , que nous lui supposons , sur son intimité avec le détestable Lamoignon. -- *Voyez le Supplément aux Notes , page 220 , deuxième Note.*

Héroï-Tragi-Comédie. 99

au point de faire oublier à jamais les doutes, mal-fondés, qu'on avait sur son patriotisme... Je savais tout ce que ce Prince avoit concerté pour empêcher le Lit-de-Justice du lundi : je savais aussi qu'il regardait le sacrifice de Lamoignon, comme nécessaire au bien de l'Etat...

DAGOULT.

(*Apart.*) Le sacrifice de Lamoignon !... (*Il n'observe presque plus les Députés.*)

LE CHEVALIER DE GUER.

Eh bien ! Monsieur le Comte ?

LE COMTE DE MONTMORIN.

J'ai fait valoir auprès du Comte d'Artois, la situation désespérante où se trouvait le Garde des Sceaux, son nom illustre dans la Magistrature, une famille honorable, les services de ses ancêtres,... (*On entend quelques mouvements dans la Chambre du Roi*)... J'ai dit qu'il avait été trompé, subjugué, forcé par M. de Brienne, dont la disgrâce étoit décidée....

LE COMTE DE SABRAN.

Et... la réponse de M. le Comte d'Artois ?

LE COMTE DE MONTMORIN.

Il ne m'a pas laissé achever ; il se lève brusquement & me prenant par le bras : Monsieur ! me dit-il, êtes-vous de ses amis ? Allez le trouver sur-le-champ, & dites-lui que sa retraite est indispensable.

DAGOULT.

Sa retraite indispensable !.... (*Il se tourne du*

100 La Cour Plénière,

côté de l'Abbé Mauri.) Mais, l'Abbé! Et, qui me paiera ma pension? (*)

L'ABBÉ MAURI, à Dagoult.

Mais, mon cher Dagoult! Et, moi! qui me paiera mes Métaphores? (*)

MADAME D'ÉPRÉMESNIL.

Grand Dieu! permets que mes pressentiments ne soient pas décus!

SCÈNE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
LE BARON DE BRETEUIL.

[Le bruit augmente dans l'intérieur. Des Seigneurs sortent de chez le Roi & passent au fond du Théâtre, l'air de satisfaction peint sur le visage. Le Comte de MONT-MORIN, les DÉPUTÉS, Madame d'ÉPREMESNIL, ont les yeux fixés sur la porte de la chambre du Roi, sans proférer une seule parole. ALBERT, PIEPAPE, l'Abbé MAURI, DAGOULT & les autres Espions, stupéfaits de ce qu'ils viennent d'entendre, incertains de ce qui se prépare, se regardent d'un air pétrifié.]

LE BARON DE BRETEUIL sortant
de chez le Roi. (Il traverse le Théâtre avec précipitation, & s'arrête devant les Députés.)

ENFIN, Messieurs, le vœu de tous les bons citoyens est accompli.

(*) Il s'agit, sans doute, de la pension de 4000 livres, dont Dagoult avait reçu un quartier d'avance pour la capture de M. d'Eprémesnil. Voyez le Sup. aux Not., p. 120.

(*) Voyez page 63, Scène VI, du 2^e Acte, ligne 9.

LE CHEVALIER DE GUER.

M. de Lamoignon n'est plus Garde des Sceaux ?

LE BARON DE BRETEUIL.

Je ne l'ai jamais hâï : je voudrais pouvoir le plaindre. Non , Messieurs , il ne l'est plus.

Madame D'ÉPREMESNIL à ses
deux filles , avec attendrissement.

Mes chers enfants ! Vous avez donc l'espoir d'embrasser votre père : (*Elle les presse contre son sein.*)

LE BARON DE BRETEUIL. (*Il continue de s'adresser aux Députés.*)

L'indulgence du Roi s'est épuisée en faveur de l'Archevêque de Sens. La Reine , elle-même , malgré la bonté de son cœur , n'a pas daigné devenir l'appui du Garde des Sceaux. C'est à M. le Comte d'Artois , que le France doit son salut. Cet excellent Prince , toujours trompé (parce que les hommes bons & confiants le sont nécessairement) a enfin ouvert les yeux sur les malheurs qui menacent la Nation. Comme ils étoient au comble , il a senti qu'il fallait le remède le plus prompt. Ce matin il monte chez la Reine : -- « Madame » lui dit-il « on prépare un Lit-de-Justice. Quoi ! veut-on donner encore aux peuples un spectacle toujours ridicule lorsqu'il est inutile ? On vous a trompée ; les Français chérissent leur Reine : je veux vous en faire adorer. Secondez mes efforts , Madame : allons chez le Roi ; peignons-lui ses sujets ou plutôt ses enfants , qui lui demandent , à genoux , de les délivrer d'un tyran qu'ils abhorrent.

Prince adorable ! l'Etat vous devra donc son salut !

LE BARON DE BRETEUIL *continue.*

Que vous dirai-je, Messieurs ! la Reine, heureuse de pouvoir donner une preuve de son affection à un peuple dans l'esprit duquel on l'a calomniée si souvent, s'est rendue aussi-tôt chez le Roi. L'expression touchante avec laquelle elle a peint l'état déplorable où la France est réduite, a ému le cœur de son auguste époux... Des larmes coulaient de ses yeux.

LES DÉPUTÉS.

Adorable Princesse !

Madame D'ÉPREMESNIL.

Ah ! comme mon époux la connaissait !

LE BARON DE BRETEUIL *continue.*

Le Comte d'Artois a parlé ensuite : il a plaidé la cause de la Nation avec autant de vivacité que de candeur. Chaque mot de ce Prince était un trait de flamme qui pénétrait le Roi. — « Qu'il soit renvoyé sur-le-champ » a-t-il dit ! « que mes Parlements soient rappelés ! que la Nation s'assemble ! que le calme renaisse ! que mes Peuples soient heureux » ! (*Il se tourne du côté du Comte de Montmorin.*) M. de Montmorin, lorsqu'il a reçu l'ordre de le mander, a dû lire dans les yeux de Sa Majesté, l'indignation dont Elle était pénétrée. Enfin, Messieurs, dans le moment où je vous parle, cet homme orgueil-

leux & lâche, est aux pieds du Roi. Si vous voyiez, avec quelle bassesse il sollicite, pour dernière grace, la permission de s'évader par un escalier dérobé, afin d'échapper aux huées qui l'attendent!... (*Il apperçoit Dagoult, & lui jette un papier.*) Dagoult! le Roi vous commande de conduire M. de Lamoignon à Bâville.

D A G O U L T *ramasse le papier, & s'avance, en se prosternant devant le Baron de Breteuil.*

Ah! Monseigneur!... ma reconnaissance!...

LE BARON DE BRETEUIL *le regarde avec mépris, hauffe les épaules, & lui tourne le dos.*

(*A Mde d'Eprémesnil.*) Ah! Madame, pardon de mon incivilité, je ne vous avais point apperçue. J'étais pourtant bien empressé de vous voir!

Madame D'ÉPRÉMESNIL, (*d'une voix entrecoupée.*)

Empressé de me voir, M. le Baron!... Comment?... serais-je assez fortunée?.... Ah! Monsieur; ah! M. le Baron, rendez-moi la vie!

LE BARON DE BRETEUIL.

La religion du Roi est enfin éclairée, Madame. Sa Majesté ne s'est point contentée de rendre à ses Peudles, ses Judges & ses Défenseurs: elle s'est rappelée qu'elle avait un sujet fidèle & vertueux qui gémit dans les fers; & le premier acte de sa justice a été de s'inquiéter sur le sort de M. d'Eprémesnil. -- Je suis trop heureux, Madame, que le Roi m'ait choisi pour

vous apporter une aussi agréable nouvelle... Voici la liberté de votre époux.

Madame D'ÉPRÉMESNIL.

Ah, Monsieur! Il sera bien doux pour M. d'Éprémesnil, d'apprendre que je l'ai reçue de mains aussi pures, après en avoir été privé par celles... (*Elle jette un coup-d'œil énergique sur Dagoult.*)

DAGOULT.

Madame, eh ! mais! *L'ORDRE DU ROI!*...

Madame D'ÉPRÉMESNIL, à *M. le Baron de Breteuil.*

Je remets à un autre temps, M. le Baron, à vous témoigner ma reconnaissance. Mille victimes infortunées vous tendent les bras. Volez à leur secours : une fonction aussi noble est digne de vous... Pardonnez mon empressement... La liberté d'un époux.. (*elle montre ses filles*) d'un père... Et, il y a si loin aux Isles Ste-Marguerite! (*Elle sort avec ses Filles.*)

SCÈNE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

LE COMTE DE VIENNOIS.

*Q*UEL BRUIT se fait entendre de nouveau chez le Roi?....

LE BARON DE BRETEUIL.

La porte s'ouvre!... Quoi!... serait-ce?...

SCÈNE XI.

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
M. DE LAMOIGNON, UN HUISSIER
DE LA CHAMBRE.

(DAGOULT ne quitte pas un moment l'Ex-garde des Sceaux ; il fait autant de pas que lui, dans l'antichambre du Roi. Les autres Esclaves paraissent anéantis & contraints ; ils font différentes tentatives pour s'échapper sans êtreaperçus ; mais ils sont toujours retenus par la présence des Personnages respectables qui sont en scène ; & qui, de temps à autre, leur jettent un coup-d'œil expressif. Le Comte de Montmorin, la main sur le front, est plongé dans une rêverie profonde, semble méditer une retraite. Le Baron de Breteuil s'entretient avec les Députés. Le délire de l'Ex-garde des Sceaux tout méprisable qu'il est à leurs yeux, paraît les affecter ; ils le témoignent par leurs gestes.)

L'HUISSIER DE LA CHAMBRE, à
M. de Lamoignon.

NON, Monsieur, non ! point d'escalier dérobé !
Vos prières sont vaines. (*Il le poussè dehors.*)

LE CHEVALIER DE GUER.
Comme il a l'air égaré !

(*M. de Lamoignon court ça & là dans l'antichambre du Roi, avec toutes les marques d'un esprit aliéné (*); il s'arrête devant le Baron de Breteuil & les Députés.*)

(*) Voyez le Supplément aux Notes, page 120.

106 La Cour Plénière ,

LE BARON DE BRETEUIL.

Il a les yeux fixés sur nous , & semble ne pas nous voir.

LE GARDE DES SCEAUX.

Où suis-je?.. Quels objets m'environnent?.. Dans quels lieux m'a-t-on transporté?.. Quelles ténèbres épouvantables!.. (*Il écoute.*) Quel silence effrayant!... (*Il écoute encore , & recule avec effroi.*) Mais! un bruit affreux vient frapper mon oreille!.. Des chaînes!.. des verroux!.. A la lueur des flambeaux qui m'éclairent, j'entrevois des cachots!.. (*Il apperçoit Dagoult sans le reconnaître.*) Un monstre que l'enfer a vomi pour me dévorer, suit mes pas!.. Albert, Piépape , & toi, mon cher Dagoult, volez à mon secours!.. mais ils ne m'écoulent pas... Les cruels m'abandonnent, ils m'abandonnent!.. (*Il s'arrête quelques instants.*)

LE BARON DE BRETEUIL aux Députés.

Son délire me fait compassion , je vous l'avoue.. Mais, quelle nouvelle folie nous prépare-t-il?

LE GARDE DES SCEAUX à l'Abbé Mauri , dont il s'empare , dans le moment où cet Esclave ayant trouvé le moyen de s'évader sans être apperçu.

(*D'un air triomphant.*) Oh! vous ne m'échappez pas, M. de Meupou!.. Votre démission est-elle prête?.. Vous savez ce que vous m'avez promis?.. Vous détournez les yeux!.. Ha, ha! mon triomphe vous blesse!

Héroï-Tragi-Comédie. 107

Eh bien ! je vais tout vous raconter. -- Le Lit-de-Justice, malgré les belles oppositions du Comte d'Artois , a eu lieu : j'ai prononcé un Discours sublime. Le Roi a fait une Déclaration foudroyante. Séguier a voulu bavarder des phrases : les Parlements sont cassés. Mes grands Bailliages !.. Oh ! je suis dans un enchantement !.. A demain la seconde séance de la Cour Plénière. Je veux y paraître en Chancelier : ce sont nos conventions , Cousin. Allez tout disposer ; mais , allez donc vite ! (*Il le pouss e sur les Députés.*)

L'ABBÉ MAURI confondu ,

Oh ! Messieurs !...

LE GARDE DES SCEAUX. (*Il retombe dans son premier délire.*)

Mais ! quel tumulte ?.. On brise mes portes !.. Dieu ! des satellites !.. Pour qui sont ces fers que vous apportez ?.. Pour moi !.. Vous en chargez mes mains !.. Vous me garrottez comme un vil criminel !.. Vous me forcez à vous suivre !.. Quelle foule immense & curieuse se précipite sur mes pas ! Tous les yeux me lancent la foudre !.. Des cris de malédiction retentissent autour de moi !.. (*Il recule avec effroi.*) Mon image sur un bûcher ardent !.. Laissez, laissez-moi ! Je veux m'y précipiter !.. Les cruels m'entraînent !.. Ils me font marcher sur des serpents !.. O terre ! engloutis l'infortuné Lamoignon !.. Me voici devant le Tribunal redoutable que j'ai profané si long-temps !.. (*Il fixe le Baron de Breteuil , le Comte de Montmorin & les Députés.*) Je les vois tous , tous !..

108 La Cour Plénière,

Les voici!.. Voici d'Aligre , d'Ormesson , Bochard , de Gourgues!.. Eh bien ! que voulez-vous de moi ?.. Êtes-vous assemblés pour me juger ?.. Grace ! grace !.. je l'im-plore à genoux , & je confesse mes crimes... (*Il se jette à genoux.*) L'orgueil & la haine m'ont égaré !.. Je vous abhorrais , j'ai trompé le Roi , j'ai renversé les Loix , j'ai perdu la Nation pour vous écraser . -- Pro-tégez-moi , vous , du moins , qui fûtes mes amis , d'Outremont , Glatigny , Pasquier !.. Mais ! vous dé-tournez les yeux !.. vous m'abandonnez !.. Eh bien ! mon courage me reste. (*Il se relève.*) Lamoignon à vos pieds ! Quelle infamie ! Je faurai braver vos fureurs ! Je ne mourrai pas sans avoir signalé ma vengeance !.. Je romprai mes fers... je me jetterai sur vous comme un lion rugissant ; je veux briser vos têtes & déchirer vos entrailles !.. *Tiens , tiens , de Gourgues , voilà le coup que je t'ai réservé !..* (*Il donne un soufflet à Dagoult.*)

LE COMTE DE MONTMORIN.

Grand Dieu ! Quelle affreuse métamorphose !....

LE CHEVALIER DE GUER.

Le malheureux ! Je le détestais , et son état me pénètre l'ame.

DAGOULT , outré.

Allons , qu'on me suive , d'ORDRE DU ROI.

Dagoult l'entraîne avec violence. Les autres Esclaves profitent de ce moment favorable pour échapper. M. de Montmorin ne peut plus y tenir : il sort derrière eux. on entend des huées dans le dehors ; une foule de personnes de toutes classes se présentent pour entrer , & forcent les obstacles qui s'y opposent.

SCÈNE XII & dernière.

LE BARON DE BRETEUIL, *aux Gardes
qui s'efforcent d'écartier la foule.*

EH! MESSIEURS! laissez-les faire: ils viennent pour bénir leur Roi.

(On ouvre les deux battants de la Chambre de S. M.: le peuple se range, de lui-même, sur deux haies: le BARON DE BRETEUIL, les DÉPUTÉS se mêlent dans la foule.)

UN HUISSIER DE LA CHAMBRE.

LE ROI, MESSIEURS!

Le Roi est suivi de la REINE, de MONSIEUR, du Comte d'ARTOIS. La joie la plus vive & la plus pure, est peinte sur leurs visages. Le Comte d'ARTOIS fait remarquer l'empressement du Peuple au Roi.

LE BARON DE BRETEUIL, *au Peuple.*
Messieurs, voilà notre Père!... notre Ami!..

Mille cris de *VIVE LE ROI! VIVE LA REINE!*
VIVE MONSIEUR! VIVE le Comte d'ARTOIS! retentissent de toutes parts. Le Roi, & son auguste Famille, attendris par ce spectacle touchant, ne peuvent cacher leur émotion. Le Baron de Breteuil, les Députés & le Peuple, les suivent dans la grande galerie. On entend, long-temps encore après qu'ils sont sortis, répéter avec enthousiasme, les cris de *VIVE LE ROI!*
VIVE LA REINE! *VIVE MONSIEUR!* *VIVE LE COMTE D'ARTOIS!*

On baïsse la toile.



N. B. Toute merveilleuse que soit la Comédie que nous présentons au Public, nous ne pouvons dissimuler, que les gens d'un goût difficile pourront y trouver quelques défauts. Nous aurions d'excellentes choses à dire à l'appui de l'Ouvrage, & même en faveur des fautes apparentes & *effectives* qu'on pourrait y avoir remarquées ; mais le temps nous presse. La première édition de cette Comédie a été attendue avec impatience ; à plus forte raison cette dernière , que les circonstances rendent si intéressante : ainsi , nous nous bornerons à transcrire les deux Lettres que nous avons reçues du charmant Abbé qui en est l'Auteur.

PREMIÈRE LETTRE
De l'Abbé DE VERMOND aux Éditeurs.

Paris, 23 Août 1788.

« EN vérité, Messieurs, il faut que vous m'ayiez
» furieusement enivré avec vos éloges, pour que je
» me sois décidé à mettre mon Drame au jour. J'en-
» tends déjà bourdonner autour de moi un essaim de
» *connaisseurs* de profession ; se récrier contre l'Au-
» teur, & difféquer l'Ouvrage du pauvre *Vermond*.
» Croyez-vous, par exemple, que l'Abbé *Morellet*
» & l'Abbé *Mauri*, qui, en leur qualité d'Acadé-
» miciens, & d'Académiciens de l'Académie Fran-
» çaise, doivent s'y connaître, me passeront les trois
» Unités sacrifiées, ou à-peu-près ; la longueur de
» quelques Scènes, dans lesquelles on *les fait agir &*
» *parler plus qu'ils ne l'auraient voulu* ; la durée des
» entr'actes, &c., &c., &c.? Et votre Lamoignon,
» qui connaît & respecte son Molière, comme son
» Code!... Oh! c'est votre M. de Lamoignon qui
» me fait trembler, moi! Que dira-t-il de voir les
» loix théâtrales sacrifiées, & point de personnage
» en scène qui soit en opposition avec lui? Que dira-
» t-il du dialogue avec le cousin Maupeou ? du mo-
» nologue de la fin, & du dénouement anticipé,
» dans lequel on le fait mourir dans les bras de
» Dagoult?....

» Et la plaisanterie, d'aller, tout exprès, à Bâville
» faire imprimer la *Cour Plénière*, sur la même
» presse qui a servi à la *Correspondance!*... Messieurs,

(*) Voyez le dénouement de la première édition de cette Comédie.

» Messieurs ! tout cela deviendra tragique. Je vous
 » gage l'Abbaye que me vaudra ma Pièce , que le
 » Lamoignon se piquera au jeu , & qu'il fera faire de
 » ma Comédie , une Critique aussi en règle que celle
 » du Cid. Garreencore qu'il n'en persécutera les Editeurs
 » avec plus d'acharnement , que Richelieu n'a tour-
 » menté Corneille. Pour moi , je suis fort tranquille :
 » je dirai au bon Lamoignon , que je n'ai aucune part
 » à tout ceci ; il me croira , ou fera semblant de me
 » croire ; il boudera à son ordinaire , c'est-à-dire , il
 » fera comme ce joueur qui , perdant toute sa fortune
 » au jeu , s'arrachait les entrailles avec le flegme d'un
 » Stoïcien.

» Adieu , mes amis : faites prendre lecture de ma
 » Comédie aux Officiers du Bailliage de Ville-Fran-
 » che ; cela pourra les amuser.

» A propos : le pauvre Archevêque est depuis vingt-
 » quatre heures entre deux étaux : on assure que c'est
 » Lundi qu'il fait le *saut périlleux*. Vous verrez qu'il
 » s'en tirera mieux que Sancho-Pança du château de
 » la Comtesse. Je suis bien-aise , au surplus , de l'a-
 » voir ménagé dans mon dénouement : *Je n'aime*
pas battre les gens à terre. — Me croirez-vous une
 » autre fois ?.... Eh bien ! quand je vous l'ai dit , que
 » Lamoignon ne ferait retraite que le dernier ?....
 » Rappellez-vous de la Fable du bon LA FONTAINE ,
 » que je vous citai l'autre jour chez Mme de B**. »

Nonobstant la légèreté ,

A ses pareils si naturelle ,

Ses Confrères , les beaux esprits ,

Firent tant , que le *Chef de cette République* ,

Par raison ou par politique ,

Décampa bientôt du Logis.

*II^e LETTRE de l'Abbé de VERMOND,
en réponse à celle que lui avaient adressé
les Editeurs.*

Versailles , ce 14 Septembre 1788.

J'AI REÇU votre jolie , votre charmante Epitre , mes chers Editeurs : oui ; je suis aux nues , & pardelà . L'enthousiasme du Public a justifié le vôtre , & je vous dois l'auréole dont on s'est empressé de ceindre mon front . Me voici Saint , très-Saint ; & M^{de} de B**** doit écrire au Pape pour me ménager un joli petit coin dans le calendrier ; & si S. S. est galante , on chantera bientôt dans les Litanies : *SANCTE VERMONDE , ora pro nobis.*

Ma future canonisation , cependant , ne me trouble pas le cerveau , au point de m'aveugler sur quelques défauts de ma Pièce , & les changements nécessaires à la seconde édition que vous préparez . Je ne suis pas de ces Abbés qui veulent être Saints par cabale : j'irais plutôt vingt fois à Notre-Dame de Lorette , pieds nus , comme le bienheureux St Labre .

Je ne vous parlerai pas , mes chers Editeurs , des changements nécessités par le renvoi de l'Archevêque & du Lamoignon : je vous en ai écrit les circonstances ; c'est à vous à en tirer tel parti que vous jugerez à propos . — Revenoîns à mon Drame .

Mes bons amis (mes amis de Cour) m'ont fait quelques observations : je ne m'arrêterai qu'à celles de notre *Académicien*... Vous savez de qui je veux parler ? Je vous copie sa lettre . On ne dira pas , pour

P

le coup, que ce soit l'Abbé Arnaud qui lui ait donné de l'esprit. La voici : ...

« J'AI LU & relu, mon cher Abbé, votre délicieux
» Drame. Charmant ! charmant ! trois fois char-
» mant ! Il n'y a eu qu'une voix dans notre petit
» cercle académique, bien entendu que ni Morellet
» ni le *métaphorique* Mauri n'ont assisté à la lecture.
» Je vous ferai pourtant quelques petites remar-
» ques ; pardonnez-les à mon amitié.

« La lettre à vos Editeurs a d'abord prévenu beau-
» coup de *chicaneries* sur les entr'actes, sur l'unité,
» sur ceci, sur cela, sur milles choses que vous
» faurez de reste, quand vous serez Académicien.
» On vous reproche de n'avoir pas mis assez de
» gaieté dans vos scènes. Très-bien, qu'il n'y ait pas
» de rôle à livrée ; le sujet n'en comporte nulle-
» ment. Mais, ne pouviez-vous pas dans le nombre
» de vos Esclaves, choisir... Albert, par exemple ;
» Piépape, si vous l'eussiez mieux aimé ? Ils pa-
» raissent ; à-la-bonne-heure ; mais il fallait les ame-
» ner particulièrement en scène : il aurait été fort
» plaisant de leur faire *singer* les petites grimaces
» de l'Archevêque ou le pédantisme de l'empefē
» Lamoignon... Et le Noir ! ah ! pourquoi avoir
» omis le Noir ? Une pantomime d'*espionnerie* dans
» les entr'actes, en aurait fait oublier la longueur ;
» une scène *fourrée* dans quelque coin, aurait fait
» merveille.

» On vous reproche, oh ! l'on vous reproche sur-
» tout, d'avoir fait mourir le Lamoignon. Vous avez
» donc voulu désespérer Dagoult : d'ailleurs était-ce
» la Place où il aurait fallu ?.. Vous verrez que le Public

AUX ÉDITEURS. 115

» de Paris fera un dénouement meilleur que le vôtre.
» Les scènes plaisantes de folie de l'Archevêque vous
» donnent des moyens ; je ne vous dis pas de lui
» faire prendre *des raves pour des Députés de Bretagne*, & la bouche d'un poële pour un corridor (*) ;
» mais... Mais, mon aimable Abbé, je m'apperçois
» que j'abuse de la permission que vous m'avez donnée :
» que voulez-vous ? le Public vous admire ; je veux
» qu'il vous adore. »

« A PROPOS de la petite pièce que vous projetez
» sur les tracasseries domestiques ; n'oubliez pas des
» scènes de famille pour l'Archevêque. Par exemple : il
» y a un *quidam*, de par le monde, employé dans les
» Greffes des Commissions religieuses, qui garde une
» petite fille, à laquelle Monseigneur prenait plus
» d'un intérêt. C'était un Bureau d'adresse que ce
» *quidam*, qui faisait réussir, moyennant tant, les
» demandes qui passaient par ses mains. Il a pris voi-
» ture depuis l'avènement du Prélat. Voilà un canevas
» fertile. Et, relativement au *feu* Garde des Sceaux ;
» une scène de son domestique mis à Bicêtre, pour
» lui avoir soufflé une Soubrette ; une autre scène
» des légataires Baujon ; une autre de ses créanciers ;
» une autre de ses protégés & de quelques marauds
» demandant de l'emploi dans les grands Bailliages.
» Vous avez dû être au fait de tous ces détails : enfin,
» il y a *tel* placet de *tel* homme qui vaudrait de l'or.
» Voyez, examinez ; &, s'il vous plaît d'ajouter
» quelques nouveaux fleurons à votre couronne,
» comptez sur vos amis. »

Je suis, mes chers Editeurs, &c.

(*) On connaît cette plaisanterie, qui n'est pas sans fondement.

SUPPLÉMENT AUX NOTES.

PAGE 12, Scène II du premier Acte, ligne 7 : (*Aider un peu le soleil.*) — Ce n'est pas sans raison que le Public a craint pour les jours de M. d'Eprémesnil : s'il n'eût tenu qu'à l'affreux Lamoignon, ce Magistrat respectable n'existerait plus, & son nom serait écrit en lettres de sang dans les fastes de la tyrannie ministérielle.

Page 16, dernière ligne : (*Robert ! n'est qu'un puant Janséniste.*) — Malgré la note que nous avons mise au sujet de cette expression, on nous a dit qu'elle avait choqué M. ROBERT ; nous ne pouvons le croire. Ce Magistrat a trop d'esprit pour ne savoir pas, que dans la bouche d'un ennemi, & d'un ennemi tel qu'un Lamoignon, des injures sont des éloges. Notre observation pourrait s'étendre sur M. le COGNEUX DE BELABRE, que Lamoignon appellait *le Général Jacquot*.

Page 20, ligne 2 : (*Les droits locaux & de Coutume.*) — Ce sont des droits que l'Archevêque de Rouen perçoit à Dieppe, sur la pêcherie, les grains, &c., &c., &c. Ces droits sont immenses : il les a encore augmentés, en se rendant adjudicataire de ceux qui appartenaient au Bourreau de cette Ville, qu'il a supprimé par économie. Son Eminence a calculé qu'il en coûterait moins de se servir de celui de Rouen, en cas de besoin. Voyez le Recueil des Priviléges, à la suite de l'Histoire de Dieppe, 2^e vol., pag. 302. Cet ouvrage curieux *par ses recherches*, & qui peut être regardé comme une Histoire de la Marine Française, & un apperçu en grand de la Marine de l'Europe, se vend, à Paris, chez Desauges, Libraire, rue Saint-Louis du Palais. (C'est cet honnête Libraire qui nous a donné cet article, le jour de sa sortie de Charenton, où il a été enfermé avec quelques-uns de ses Confrères, par une précaution du Lamoignon & de l'Archevêque de Sens qui crurent empêcher par-là que cette Pièce parût.

Page 60, Acte II, fin de la Scène IV, (*Comment es-tu avec BAKENTIN ?*) — Le vœu public appellait aux Sceaux le vertueux M. d'ORMESSON. Des personnes qui connaît-

sent & apprécient le mérite de M. d'AMMÉCOURT, auraient voulu le voir parvenir à cette place, qu'il est si digne de remplir... M. de BARENTIN y a été nommé. M. LE COMTE d'ARTOIS a, sans doute, beaucoup influé sur cette nomination; & M. de BARENTIN s'est trop bien montré dans toutes les circonstances, pour ne pas justifier le choix qu'on a fait de sa personne. Il l'a déjà justifié: la Déclaration du Roi en est une preuve. Tout concourt enfin, à donner de son ministère, la plus haute opinion. La Nation a les yeux fixés sur lui. Voudrait-il tromper ses espérances?.. Non.

Page 61: (*A l'exception de quelques vils coquins, qui, comme votre BASSET de Lyon*). — On nous a assuré que ce seul mot sur le BASSET, avait fait faire deux contrefaçons de cette Comédie à Lyon.

Page 63, ligne 7: (*Le bannal MIRABEAU*), Auteur de la Réponse aux alarmes d'un bon Citoyen. On espère que l'épithète de *bannal*, que nous lui donnons, sera appréciée par MM. Panchot, Clavières, les Couleux, & tous ceux à qui sa BANNALITÉ a coûté *si cher*, & pour *si peu de chose!*... &c., &c. Voyez la note suivante.

Page *idem*, ligne 16: (*BEAUMARCHAIS! si donc! si!* &c.) — Quelques personnes ont été étonnées que, dans cette Comédie, nous n'ayions point donné de rôle ni à Beaumarchais, ni au Comte de Mirabeau: c'était bien notre but; nous avons même cherché ceux qui pouvaient leur convenir; mais nos recherches ont été vaines; nous n'en avons pas trouvé d'assez *bas* pour l'un, ni d'assez *pur* pour l'Ecrivain *VIERGE*.

Page 70, supplément à la note: (*LE NOIR, honnête homme!*) — Malgré l'excessive candeur de M. le Noir, candeur qui est incontestable, puisqu'il a pour cautions, Suard, Beaumarchais & un Arrêt du Conseil; malgré les belles attestations de probité que lui délivre Garat dans toutes les sociétés, pour faire sa cour à Mde Suard; malgré les bordereaux & les mémoires de frais acquittés pour payer ses apologistes, & arrêter les ouvrages dirigés contre lui; malgré ses dîners fréquents, ses caresses & l'argent qu'il prête emphythéotiquement à des femmes charmantes,

auxquelles il a la délicatesse de ne pas demander de billets ; croirait-on, que ce digne Citoyen avait un peu perdu dans l'estime publique ? Pour se réhabiliter , & en même temps, devenir utile à sa Patrie , à son Roi , & à M. de Lamoignon , il s'est fait, dans ces derniers temps , chef d'un espionnage particulier, très-bien payé & très-bien servi.

Page 77 , fin du second Acte . — Ce qu'on fait dire à l'Ex-garde des Sceaux a paru un peu violent : mais si les personnes qui en ont été choquées , avaient été témoins de ses fureurs , lorsqu'il a reçu la lettre de Dijon , elles conviendraient qu'on n'en n'a pas dit assez.

Page 89 , ligne 15 , de la Scène IV . — On fait actuellement que les calomnies débitées contre la personne de la Reine , sont toutes de l'Archevêque & du Lamoignon. La manière adroite dont ils les débitaient , leurs reticences perfides , leurs demi-confidences , leurs doutes même ; tous ces moyens odieux repris en sous-œuvre par les Mauri , les Albert , les Piépape , les Morellet , &c. , n'auraient pas manqué d'enlever à la Reine , l'amour & l'estime de ses Peuples , si cette Princesse n'avait pas eu pour les combattre & en détruire l'effet , ses vertus , & l'opinion de la partie saine de la Nation.

Page 92 , lignes 4 , 5 , & suivantes : (*Sans le cher Marquis , qui nous a procuré un certain M^e BOUILLANGER , &c.*) — Ce le Boullenger , Imprimeur du Parlement de Rouen , avait la confiance de plusieurs Conseillers & Avocats , &c. La bonacité du Personnage , sa bêtise , son bavardage , ne le rendaient aucunement suspect. Le Marquis d'Harcourt ayant deviné le caractère de l'Imprimeur-Syndic , prit le parti de s'en servir afin de savoir tout ce qui passerait à Rouen. Pour se l'affider , il usa du moyen qu'il avait employé auprès des Officiers du GRAND BAILLAGE , auxquels il donnait des dîners que Lamoignon payait. Le Boullenger , étourdi de l'honneur qu'il recevait , de se trouver à la table d'un Marquis , aurait fait mettre tout le Parlement au vieux Palais (la Bastille de Rouen.) M^e Delaunoy , Avocat , M^e Macaclin , Procureur estimable , quelques autres Officiers attachés au Parlement de Rouen , & le

Portier de M. de Belbœuf, Procureur-général, furent les victimes de cet homme vil... Le Boulenger avait trouvé un secret merveilleux pour vendre avec sécurité tous les écrits clandestins contre le Ministère. Il affectait d'imprimer tout ce qui était contre les Cours supérieures, & il accusait ses confrères, d'imprimer ce qui étais en leur faveur. Delà, des visites les plus sévères chez ses confrères ; Et, le Syndic le Boulenger jouissait paisiblement du fruit de son stratagème. (On peut consulter, sur la véracité de cette note, le Marquis d'Harcourt.)

Page 93 ; (*Comment ! cette femme a l'audace de présenter ici l'épouse d'un révolté !*) — Le langage de M. de Lamoignon au sujet de Mde D'EPREMESNIL, peut donner idée de la manière dure avec laquelle l'Ex-garde des Sceaux accueillait les personnes qui firent quelques démarches auprès du Tyran, pour l'engager à adoucir la détention de ce Magistrat qu'il avait résolu de faire périr de douleur & de désespoir, dans les horreurs d'un cachot.

Page 94, Scène VII. — La première édition de cette Comédie a prouvé que nous avions deviné juste sur cette catastrophe.

Page 95, ligne 14 & 15 : (*NECKER ! notre Cabale triomphe !*) — Quoique l'Abbé de Vermond soit très-convaincu que les malheureux emprunts de M. Necker, ont fait naître le jeu dévorant de l'Agiotage, & préparé bien des maux ; il n'a pas prétendu cependant inculper les vues nouvelles de ce Ministre. Voici le fait.

— « Le sieur Fournier, ami de M. Necker, & qui » avait des relations avec Lamoignon, joua d'intrigue avec » ce dernier pour éléver son ami : il lui persuada deux » choses bien importantes ; 1^o, que la place reprendrait fa- » veur aussi-tôt l'arrivée de M. Necker (Et ce point était » vrai); 2^o, que M. Necker, *qui n'aimait point les Parlements*, » arrivé au Ministère, le soutiendrait dans ses vues. » (Ce point était faux, & si absurde, qu'il fallait être un » Lamoignon pour donner dans le piège.) Car M. Necker » calcule trop bien, pour ne pas s'apercevoir, que, » dans un moment de crise aussi cruel, il s'agissait de ré- » tablir le crédit, que, pour établir le crédit, il fallait ré-

» tablir la confiance ; que , pour rétablir le confiance , il
» fallait que Lamoignon fût chassé , & que les Parlements
» reprissent leurs fonctions.

Page 97 , ligne 2 & suivantes . — Les avis salutaires , donnés par quelques amis , au Garde des Sceaux ; l'espèce d'injonction que lui avait faite , ou fait faire M. le Comte d'Artois , ne purent le déterminer à donner sa démission . Il comptait tellement sur la cabale qui le soutenait , & sur l'ascendant qu'il se persuadait avoir pris sur l'esprit du Roi , qu'au dernier moment , il doutait encore de sa disgrâce ; tant son entêtement & sa vanité étaient excessives !

Scène VIII , pages 97 & suivantes . — Les démarches du Comte de Montmorin auprès de M. le Comte d'Artois , pour soutenir Lamoignon , expliquent assez aujourd'hui pourquoi & comment le Courier de l'Europe soumis à la censure du Ministère ayant le département des affaires étrangères , se permettait périodiquement des sorties aussi indécentes sur les Parlements & les personnes qui étaient du parti anti-ministériel . Il faut espérer que le renvoi prochain de ce Ministre , (auquel on donne , encore une fois , le conseil de faire une prompte retraite) en ramenant le bon ordre , déterminera le Gouvernement à flétrir à jamais un papier prostitué à la plus vile canaille , & qui est un répertoire continual d'injures , de trivialités , & de la plus dégoûtante calomnie .

Page 100 : (*Au sujet de la pension de 4000 liv. , accordée à DAGOULT.*) N. B. Desbruguières , qu'on a mis si souvent en parallèle avec Dagoult , disait publiquement que , malgré qu'il fût forcé , par état , de faire le métier de capturer les gens , il n'aurait pas voulu à si vil prix compromettre son honneur . Quoique l'idée d'honneur & d'homme de Police ne se concilie guère ; ce mot paraît fixer l'opinion qu'on doit avoir sur l'ignoble Dagoult .

Page 105 , &c. , Scène XI . — Il est constant que Lamoignon & l'Archevêque ont donné des preuves non équivoques , & les plus plaisantes , d'aliénation d'esprit .

Fin du Supplément aux Notes.

